





Victor
Riom

Clémentine
Riom-
Roinard

Auguste
Roinard

Euthalie
Sallé-
Riom

Léon
Caron

Edouard
Riom

Alfred
Riom

Lise
Riom-
Caron

Clémentine
Pacaud-
Riom

Marie
Velasque
Riom

Charles
Riom

Marie
Riom

Charles
Riom

Georges
Riom

Henriette
Riom-
Maury

Victor
Riom

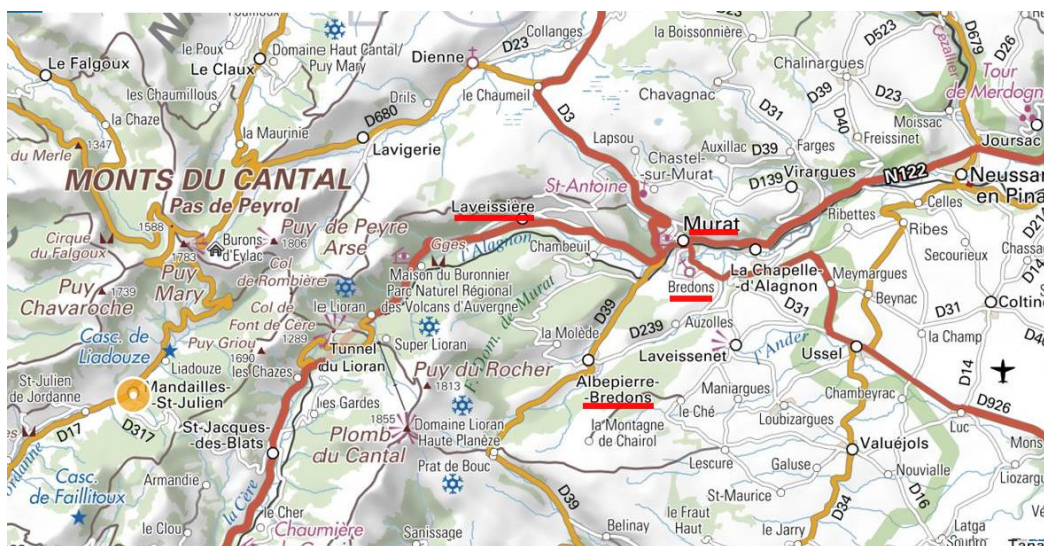
SOMMAIRE

Les Riom en Auvergne	Page 3
Jacques Riom et Anne Meyniel	Page 10
Jacques-Jean Riom et Marie-Louise Sermet	Page 13
Santiago Riom et Clémentine Pacaud	Page 15
Les enfants de Santiago et Clémentine Riom	Page 18
Edouard Riom et Emma Tassel	Page 20
Clémentine-Adèle Riom et Auguste Roinard	Page 24
Alfred-Joseph Riom et Euthalie Sallé	Page 25
Lise-Marie Riom et Léon Caron	Page 40
Joséphine Riom et Emile Lebeaupin	Page 41
Victor Riom et Marie Velasque	Page 42
Georges Riom et Marie-Anne Pinard	Page 53
Charles Riom et Marie-Augustine Legal	Page 54
Conclusion	Page 55

LES RIOM EN AUVERGNE

Le berceau de la famille Riom se trouve au cœur du Cantal, plus précisément à Bredons. La paroisse de Bredons était autrefois une très vaste paroisse. Elle englobait neuf des futures communes des alentours dont Murat (qui fut sous-préfecture du Cantal) au pied du Plomb du Cantal.

En 1789, la Révolution va tout balayer. Les communes vont supplanter les paroisses et nos ancêtres naîtront alors à Bredons, Albepierre, Murat, la Chapelle, Laveissière.



Jean Riom est le plus ancien ancêtre de la famille dont on a retrouvé la trace. Il naît à Bredons vers 1650 et y restera jusqu'à son décès le 30 mars 1738. Il avait alors environ 88 ans, âge plus que respectable pour l'époque !

Quelques descriptions littéraires de la vie dans les montagnes de Haute-Auvergne nous permettent d'imaginer la vie quotidienne des Riom à Murat :

"Dans le caractère du montagnard auvergnat, à la fois rude, rusé et tenace, la moralité, faut-il le dire, reçoit de constants assauts et plus d'une brèche

de l'intérêt, passion qui domine toutes les autres. Si les crimes, et généralement tous les actes de violence, sont rares, le peu de respect pour les droits et pour la propriété d'autrui ne s'y satisfait pas moins par un système permanent de mauvaise foi.

La nourriture se compose presque exclusivement de pain de seigle, de sarrasin qu'on mange beaucoup en galettes dites beni, de pommes de terre et de laitage. Peu de froment et de fruits. Le grand et rare régal consiste en bouillie de gruau d'avoine dans du lait, ou, plus exceptionnellement encore en un peu de pain blanc, miche, acheté au bourg voisin." (Jules Laurens, "En Haute Auvergne" L'illustration, 4 décembre 1858)



"Murat... des maisons renfrognées, comme des petites vieilles qui, sous quelques modes d'aujourd'hui, ont conservé des choses d'autrefois ; c'est, pour ces anciennes de pierre, leurs fenêtres surbaissées divisées par des meneaux, quelque rinceau de feuillage, une date sculptée au-dessus de la porte, des boutiques de couteliers ou de sabotiers en retrait sous des bouts de galeries.

Murat, d'une saleté proverbiale, jadis, s'est assainie en détruisant le quartier des boucheries, réunies sur une placette aux maisons flanquées de tours, percées d'étroites et rébarbatives ouvertures solidement grillagées de fer. Les étals extérieurs, les lambeaux de viande aux crocs des murs, les marchands et marchandes souillés de sang, les flaques figées sur le pavé, un ruisseau rouge longeant les façades, l'odeur écœurante et fade, des vols pressés de grosses mouches, par un fort soleil d'été...

Là, on était boucher de père en fils. Il faut espérer que les fils ont perdu les traditions des pères, accusés partout de trafiquer trop des chiens morts, des vaches

gâtées. Pour toute la contrée, lou Muratel, l'homme de Murat était le marchand de « carne ». Des couplets patois font allusion à cela :

*Murat quan bous coubidous
Bous metten sur un platou
Un paü de cabra pourida,
Disen qua que de boun moutou.
Si bous fatchias de lou chièr,
Bous responden tout coulère :
Naütres n'en mantzens tout l'on
A Murat dessous Bredon."*

*À Murat, quand on vous convie,
On met sur un petit plat
Un peu de chèvre pourrie,
Disant que c'est du bon mouton.
Si vous vous fâchez de leur chair,
Ils répondent tout en colère :
Nous en mangeons toute l'année
A Murât, dessous Bredons.*

(Jean Ajalbert : "Dans mon pays" Extrait du quotidien "Gil Blas" du 12 octobre 1896)

Nous laissons à ces auteurs la responsabilité de leurs dires mais une chose est sûre, la vie à Murat ne devait pas être facile.

Jean Riom est laboureur¹. Les prés, et donc le bétail, sont la base de la richesse de la famille. Le fromage, fabriqué dans les burons des montagnes en est un élément important. Le contrat de mariage de son fils aîné, établi devant notaire à Murat en 1715, laisse transparaître une certaine aisance. On peut supposer qu'il possédait un petit buron.



"Mémoires du Cantal, palimpsestes de Benoît Bauzil"
Archives Départementales du Cantal

« Chantez les burons, ne les habitez pas », a conseillé Châteaubriant. --

Le buron, le mazut, c'est la cabane du vacher et de ses aides, ombragée d'un tilleul, de quelques arbres ; deux pièces sur la terre, l'une où ils couchent et font le

¹ "Durant la seconde moitié du règne de Louis XV, la propriété paysanne se morcelle à l'infini (surtout les vignobles). Les paysans finissent par représenter près de 90 pour 100 du nombre de propriétaires. Mais ces propriétaires possèdent, pour la plupart, d'infimes parcelles de terrain. C'est l'étendue de ces domaines qui détermine les diverses classes paysannes. Pour vivre de la culture de ses champs, il faut posséder au moins cinq hectares. Ceux qui remplissent ces conditions constituent une sorte d'aristocratie villageoise, la classe des laboureurs. Mais rares sont ces privilégiés ; le plus grand nombre possède au plus un hectare. Aussi sont-ils obligés de travailler pour autrui. Disposent-ils de quelques avances, ils sont fermiers ou métayers. Sont-ils dépourvus de tout bien, ils sont journaliers ou domestiques". ("La vie quotidienne sous LOUIS XV " de Charles Kunstler, Librairie Hachette).

fromage, caillant le lait, pétrissant la tome, la pressant et, la fourme prête, la rangeant dans la seconde pièce, une cave à cet usage ; autour du mazut, les veaux, les cochons ; plus loin, le parc mobile, à claires-voies, déplacé chaque jour, pour les vaches.

Vie misérable que celle du buronnier, de ce roi de la montagne, dans ces durs étés, où le froid, le vent ou l'orage ne manquent pas. Soigner le bétail, traire et fabriquer la fourme prennent les journées du soleil à la nuit ; ces blocs de quarante kilogrammes, qui correspondent à sept ou huit cents litres de lait, ont été pétris par les mains et les genoux ; des pierres, une barre de buis servent de presseur ; tous engins essayés ont échoué, paraît-il, et le fromage n'est bon qu'à l'antique méthode.

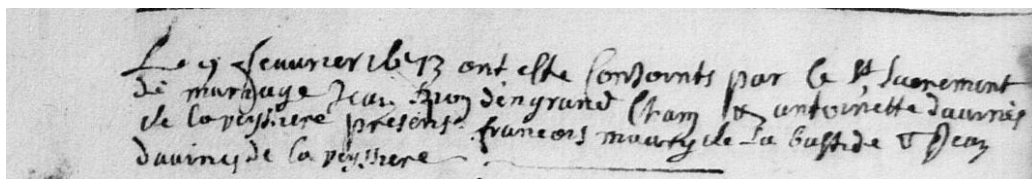
Du pain noir, trop sec ou moisi, du lait — pas trop, il faut avoir beaucoup de fourmes — du petit lait, de l'eau sont l'aliment des buronniers; ces cabanes et ces gens, que de loin et d'en bas, on poétise comme détachés du monde, suivant la course des nuages, leur isolement aux pires altitudes ne les distingue guère de l'humanité de la plaine ou de plus bas encore ; c'est le regard baissé sur leurs vaisseaux de bois, que des mains et des genoux, ils caillent le lait, pétrissent la tome blanche, pressent la fourme — courbés dans le buron obscur pour gagner ce morceau de pain triste, presque aussi prisonniers et à l'étroit, en plein ciel, que le mineur abattant le charbon, dans sa galerie sous terre, où le pêcheur dans sa barque !

Mais, ceux-ci, rentrés au port, sont libres ; le mineur, remonté de son trou, est libre; les buronniers, pendant ces quatre ou cinq mois d'estivage, avec les deux traites des vaches et la préparation du lait ensuite, ne bénéficient point de pareils répit ; ils travaillent obstinément, sans guère de repos que le soir où, après tant de silence du jour, dans le tintement des clochettes des bêtes, ces taciturnes et ces solitaires entonnent la grande, leur ranz des vaches, un air sans parole — à quoi bon puisque personne ne les entendrait— lo lo lo lo lo lèro, une fruste tyrolienne, quelques notes lentes, mais cela si expressif, qui roule d'une montagne à l'autre, lo lo lo léro lo.

Pénible métier, passionnément aimé du montagnard ; comme son bétail, enfermé dans les étables qui, aux souffles du printemps, brise ses liens, impatient de retourner aux pacages, le buronnier a hâte de remonter là-haut où le pain moisit pourtant, où la viande et le vin sont rares, la besogne sans trêve.

(Jean Ajalbert : "Dans mon pays" Extrait du quotidien "Gil Blas" du 12 octobre 1896)

L'ancêtre de notre famille, Jean Riom, a environ 23 ans quand il épouse à Bredons le 9 février 1673, Antoinette Davines, 20 ans, de Laveissière.



Le 9 fevrier 1673 ont este conjoints par le St Sacrement
de mariage Jean Riom de grand Cham l'ay Antoinette Davines
de la paroisse presens. Francois mairre de La Guffide & Jean
Davines de la paroisse

"Le 9 février 1673, ont été conjoints par le Saint Sacrement du mariage Jean Rion d'engrand Cham et Antoinette Davines de Laveyssière. Présent François Maury de la Bastide et Jean Davines de Laveyssière"

Louis XIV est roi de France et de Navarre depuis déjà 30 ans, Molière qui vient de créer "Le malade imaginaire" vit ses derniers jours avant de mourir sur scène. Mais Jean Riom et Antoinette Davines sont bien loin de toutes ces préoccupations. Installés dans le hameau de Grandchamp, le couple va avoir 10 enfants : Jacques (1673), Madeleine (1675), Marguerite (1677), Agnès (1679), Marie-Delphine et Marguerite (1682), Pierre (1683), Jacmé (1686), Marguerite (1689) et Jeanne (1691)².

Antoinette décède en 1692, âgée de 40 ans et Jean va se remarier avec Antoinette Lafon, elle-même veuve d'Antoine Maury, le 14 novembre 1694. Ils auront encore 3 autres enfants : Pierre (1694), Gabriel (1696), Madeleine (1698).

L'aîné des enfants, Jacques épouse (tardivement, il a 41 ans) Jeanne Fournal (25 ans). Le contrat de mariage, passé devant notaire à Murat, nous permet d'imaginer un peu le niveau de vie de la famille :

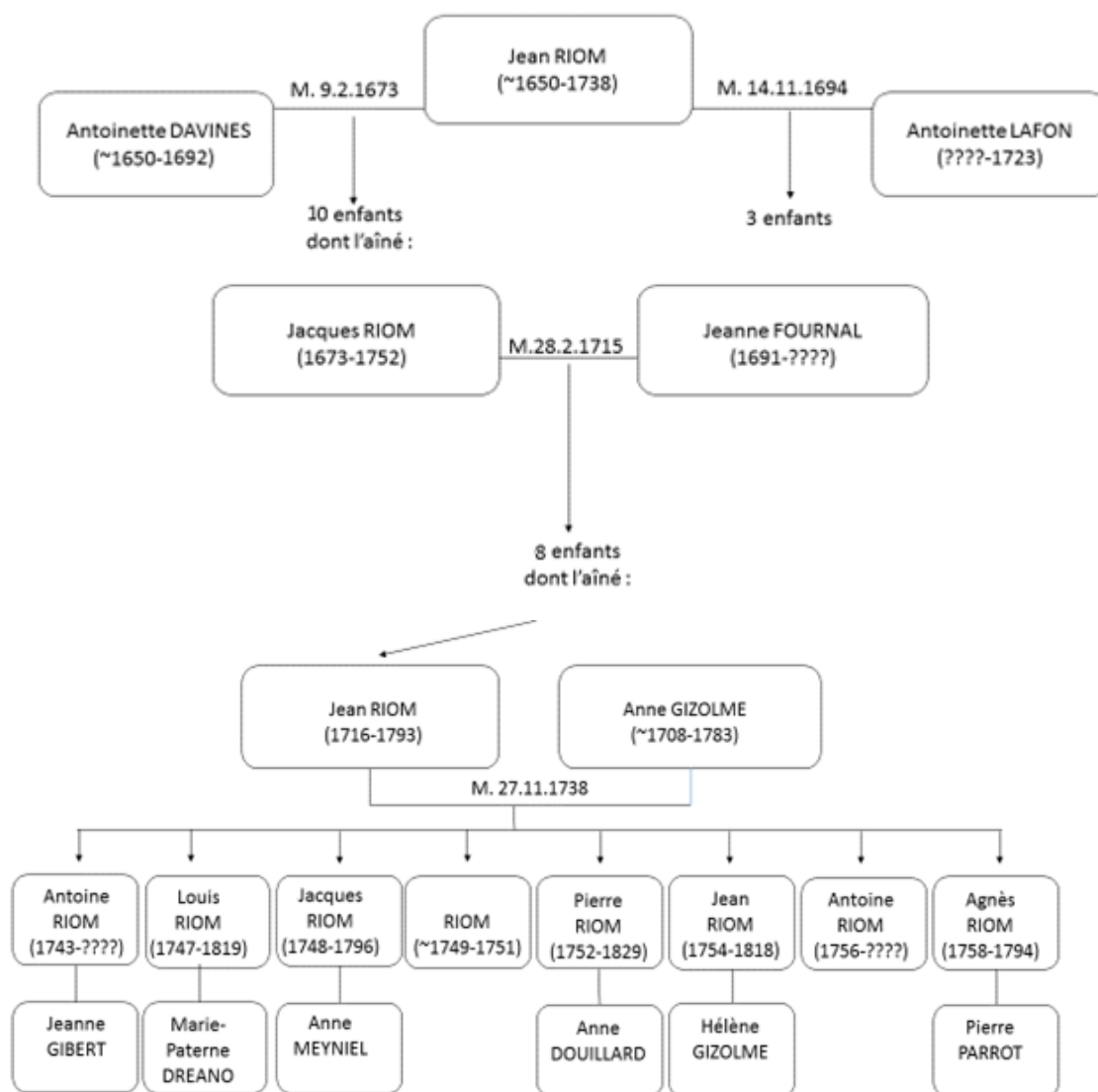
"(...) et par les mêmes présentes le dit Jean RIOM, père dudit futur époux ayant le dit mariage pour agréable comme fait pareillement de son avis et conseil, et pour l'amitié qu'il porte au dit RIOM, son fils, futur époux, a donné et donne par donation pure, simple, gratuite et libérale et à jamais irrévocable entre vif faite et en faveur des noves au dit futur époux, son fils ici présent et acceptant et humblement remerciant son dit père, savoir et tous et chacun ses biens, meubles, immeubles, noms, droits et actions en quoiqu'ils consistent et puissent consister, sans en rien retenir ni réserver, à la charge de payer ses dettes et charges jusqu'à lui, et d'être nourri et entretenu par le dit futur époux dans sa maison pendant sa vie, et en cas d'incompatibilité, de lui payer sa pension annuelle et viagère, la quantité de 2 setiers de blé, seigle, bon sec, marchand et de la vraie mesure de Murat, 10 livres lard, 10 livres beurre et 25 livres de fromage, comme aussi de lui faire un habit de trois en trois ans, la dite pension payable de six en six mois par avance à commencer d'abord après ladite incompatibilité arrivée, avec sa demeure de même que celle d'Antoinette LAFON, sa seconde femme dans une de ses maisons où est son lit, (...)

(...) et travaillant néanmoins par ledit RIOM père de ce qu'il pourra, au profit du dit futur époux, comme aussi sera le dit futur époux tenu de lui faire ses honneurs funèbres, ne pourra aussi le dit RiOM père prétendre aucune pension en cas qu'il vienne à faire quelque chose de convention exprès, et, ou, le dit RIOM père viendrait à avoir une bourrette³, le dit futur époux sera tenu de la lui nourrir et hiverner..." (...)

Jacques et Jeanne restent à Bredons. Ils ont huit enfants. Jean, l'aîné, épouse Anne Gizolme. Ce sont leurs enfants qui vont faire éclater la souche auvergnate de la famille en allant s'installer dans tout l'Ouest de la France.

² Il est d'usage de donner à l'enfant le prénom de sa marraine si c'est une fille, du parrain si c'est un garçon. Il n'est donc pas rare de trouver dans une même fratrie des enfants portant le même prénom ce qui ne facilite pas le travail du généalogiste.

³ On appelle ainsi dans la montagne un veau d'un an, les petites velles du même âge sont des bourrettes. (<https://www.regardsetviadauvergne.fr/2012/09/petit-abecedaire-du-langage-auvergnat.html>)



Si Antoine se marie et reste à Bredons, Louis ira se marier avec une vannetaise, Marie-Paterne Dréano. Ils s'installeront et resteront vivre à Vannes. Jacques (notre ascendant direct) se mariera à Bredons mais finira par venir à Nantes. Pierre ira épouser une jeune fille d'Ancenis. Jean ira faire des affaires avec l'achat de biens nationaux du côté de Guérande avant de revenir chercher une épouse à Bredons. On ne sait pas ce qu'est devenu le deuxième Antoine alors que la seule fille Agnès se mariera à Murat et y restera mais certains de ses enfants viendront s'installer du côté du Maine et Loire.

Pourquoi presque tous les enfants de Jean Riom et Anne Gizolme s'éparpillent-ils en quelques années (entre 1770 et 1780) du côté de Nantes, Angers, Ancenis, laissant leurs parents dans le Cantal... ?

Rien ne nous permet d'avancer une hypothèse précise, sauf la pauvreté de l'Auvergne, terre d'émigration⁴, à cette époque et peut-être l'attrait de la richesse de Nantes en cette deuxième partie du 18^{ème} siècle.

⁴ Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers de Diderot et d'Alembert, article Auvergne : " les auvergnats sortent de leur province et se répandent partout où ils se louent à toutes sortes de travaux ; ils font principalement de la chaudronnerie."

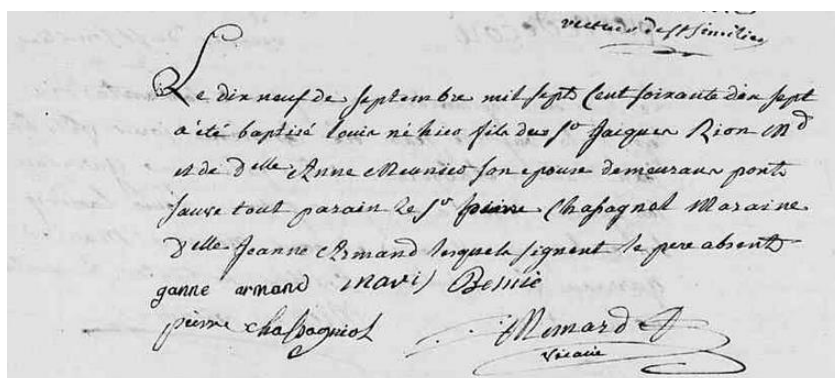
L'hiver dans le Cantal est long. Un peu bloquée par son climat, son relief, sa nature, la population de Haute Auvergne est restée figée mais son esprit d'indépendance lui permet de bien s'adapter à l'émigration. On ne comptait pas moins de 10 000 cantaliens qui, chaque année, à l'automne, juste avant les longs mois d'hiver, partaient chercher du travail dans les provinces plus riches ou à l'étranger, spécialement en Espagne. Les paysans se transformaient en petits artisans durant ces mois noirs. L'Auvergne fournira ainsi à l'émigration des ouvriers travaillant les métaux. Beaucoup de cantaliens étaient ferblantiers-étameurs nomades, ils fabriquaient et vendaient des ustensiles en fer-blanc (casseroles, bassines, lanternes...), ils les étamaient, c'est-à-dire qu'ils les recouvraient d'une pellicule d'étain pour empêcher l'oxydation. Les Riom, arrivés à Nantes, ont utilisé ce savoir-faire et exerçaient le métier de ferblantier et de marchand de blanc (marchand d'ustensiles en fer-blanc). Un fait est certain, ces auvergnats colporteurs, chaudronniers et étameurs, excellaient dans leurs métiers et se sont intégrés assez vite dans l'ouest de la France.



"Le pauvre métier d'étameur ne vaut pas celui de député
mais il fait plus pour la société que le grand discours du parleur"
(Elzéard Rougier)

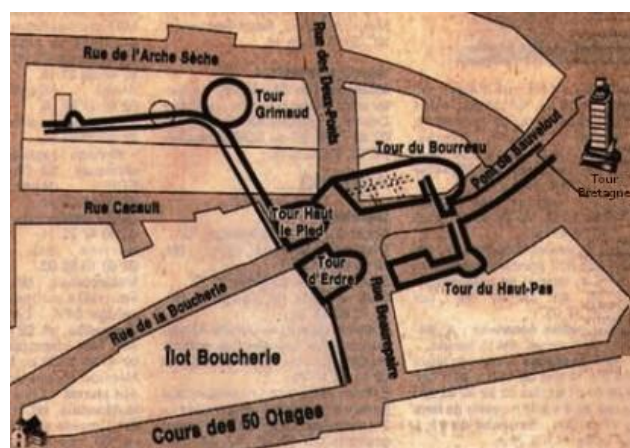
JACQUES RIOM et ANNE MEYNIEL

Jacques Riom est donc né à Bredons le 13 novembre 1748. Il épouse à 25 ans Anne Meyniel, originaire de Laveyssière, à Bredons. Leur premier enfant naît dans le Cantal en 1775 mais il décède le jour de sa naissance. Deux ans plus tard, leur second fils, Louis, naît à Nantes. Ils ont donc quitté le Cantal.



"Le dix neuf de septembre mil sept cent soixante dix sept a été baptisé Louis né hier, fils de Sieur Jacques Riom et de Delle Anne Meiniel son épouse, demeurant Pont Sauve tout, parrain le sieur Pierre Chafagniol, marraine Delle Jeanne Armand lesquels signent, le père absent."

Cet acte de baptême nous apprend que les Riom étaient installés Pont Sauvetout, près de la tour du bourreau.



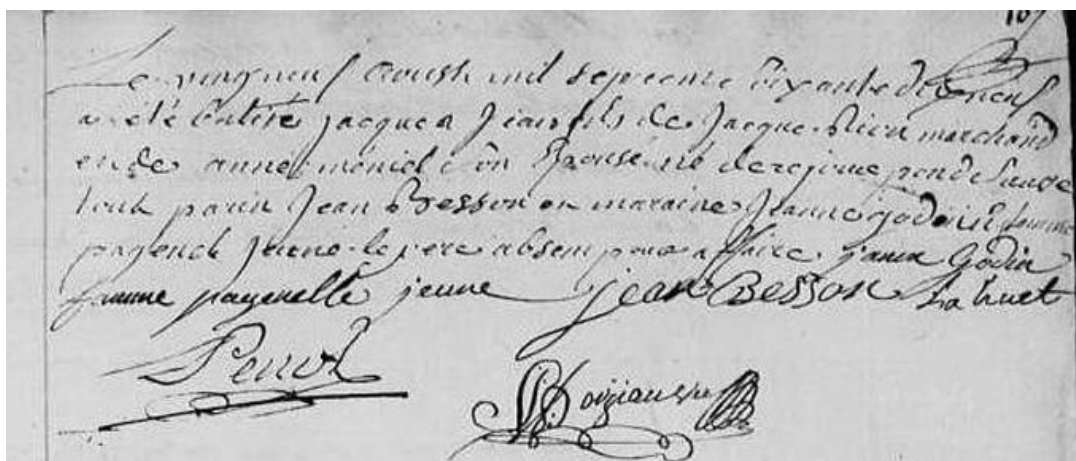
(La Lettre Nantes Renaissance n°80 – Janvier 2012)

C'est là sans doute leur premier logement en arrivant à Nantes. Anne-Magdeleine et Jacques-Jean verront aussi le jour rue du Pont Sauvetout en 1778 et 1779. Ensuite, la famille déménage, quitte les remparts de Nantes, traverse l'Erdre (actuellement cours des 50 otages) pour aller s'installer rue de la Casserie, à l'ombre de l'église Saint Saturnin⁵. Ils y feront un court séjour avant d'aller habiter rue Fontenelle, actuelle rue des Carmes.

⁵ L'église Saint Saturnin se trouvait en face l'actuelle église Sainte Croix dont elle occupait une partie de la place. " *En 1784, elle dut être abandonnée (un procès-verbal du 24 juillet nous dit qu'on décida de procéder immédiatement à la démolition du clocher, et qu'on exercerait des poursuites contre le Général de la Paroisse), et le service fut transporté aux Carmes ; en 1791, la paroisse était définitivement supprimée et réunie à Sainte-Croix.*" (Notice sur les rues de Nantes. Edouard Pied. 1906)

Entre 1777 et 1795, les naissances se succèdent, les décès aussi puisque sur quatorze enfants nés à Nantes, au moins huit d'entre eux décéderont très jeunes, avant l'âge de 7 ans :

- 19 septembre 1777 : Naissance de Louis (qui décèdera le 06 mai 1783 à l'âge de 5 ans ½)
- 17 août 1778 : Naissance d'Anne Magdeleine (qui vivra jusqu'à 63 ans, décès le 22 mai 1841)
- 29 août 1779 : Naissance de Jacques-Jean (qui vivra jusqu'à 60 ans, décès le 20 novembre 1839)



Le vingt neuf août 1779 a été baptisé Jacques Jean, fils de Jacques Riom, marchand, et de Anne Méniel son épouse, né de ce jour pont Sauvetout, parrain Jean Besson et marraine Jeanne Godin femme Pagenelle jeune, le père absent pour affaire.

- 3 novembre 1780 : Naissance de Marie Prudence (qui décèdera le 5 juin 1784 à l'âge de 3 ans ½)
- 12 avril 1782 : Naissance de Marie Désiré (dont on perd la trace)
- 29 septembre 1783 : Naissance de François Michel (dont on perd la trace)
- 14 novembre 1784 : Naissance de Jeanne Marie (qui vivra jusqu'à 72 ans, décès le 19 mars 1856)
- 15 juillet 1786 : Naissance de Henry Prudent (dont on perd la trace)
- 29 octobre 1787 : Naissance de Marguerite Modeste (décès le 20 mai 1794 à l'âge de 7 ans ½)
- 17 septembre 1789 : Naissance de Louis Aimé Henry (qui décèdera le 22 décembre 1793 à l'âge de 4 ans)
- 1 avril 1792 : Naissance de Frédéric Alphonse (qui décèdera le 15 janvier 1794 à l'âge de 20 mois)
- 24 novembre 1793 : Naissances de jumeaux : Louis Julien et Marie Arsène Sainte (Louis décèdera le 2 décembre 1793 et sa sœur décèdera le 14 mars 1795 à 16 mois)
- 31 octobre 1795 : Naissance de Théodore (qui décèdera le 2 décembre 1798 à l'âge de 3 ans)

Jacques voyage beaucoup et s'absente très souvent. Il est rarement présent à la naissance des enfants :

A la naissance de Louis en 1777, premier enfant nantais, il est noté "absent" sur l'acte de baptême. En 1779, à la naissance de Jacques-Jean, notre ancêtre, il est noté "père absent pour

affaires". En 1784, à la naissance de Jeanne-Marie, il est en voyage. En 1786 pour Henry Prudent, il est absent pour cause de maladie. L'acte de baptême nous apprend aussi qu'il est alors marchand de blanc⁶. Pour la naissance de son petit dernier Théodore, le 31 octobre 1795, il est noté "absent depuis 8 jours pour ses affaires".

Pour Jacques, sa femme Anne et ses enfants, la vie à Nantes doit être difficile. En effet, de 1784 à 1788, la France traverse une période climatique très dure : hivers très rudes avec glaces en Loire et étés très secs se succèdent année après année⁷. Les récoltes sont mauvaises et le prix du blé s'envole. *"La hausse des prix des denrées de première nécessité se fait durement ressentir. C'est la disette. La miche de pain commun de 9 livres coûte 19 sols et 6 deniers sur le marché de Montléry le 30 juin 1788 pour atteindre 34 sols le 15 avril 1789, soit une inflation de 74%."* (<http://vieux-marcoussis.pagesperso-orange.fr/index.htm>).

⁶ Marchand de blanc : marchand d'ustensiles en fer-blanc

⁷ En 1788-1789 : " Cette année (1789) est remarquable par un hiver le plus rigoureux, le plus constant et le plus long dans la rigueur qui ait été éprouvé de mémoire d'homme. Il a commencé le 24 novembre 1788 et n'a cessé que le 13 janvier 1789. La première semaine était tolérable ; mais ensuite il est tombé du verglas et de la neige tour à tour qui ont occupé et couvert la terre pendant six semaines, sans aucun adoucissement ni relâchement pour la vivacité du froid. Il n'était possible de vaquer à aucune occupation que ce soit, ce qui a réduit le peuple à une grande misère, le pain ayant monté à Nantes jusqu'à quatre sols la livre. Au dégel, on a trouvé sur les bords du lac une quantité prodigieuse de poissons crevés, parmi lesquels des carpes de trois pieds. Les étangs, pièces d'eau, grenouillères et autres trous tous dépeuplés. Une des plus grandes peines, c'est que ce froid ayant été précédé d'une longue sécheresse, on n'avait pas d'eau à donner aux bestiaux et rien de plus difficile que de les conduire ou d'aller leur chercher de l'eau sur une glace universelle qui couvrait la surface des chemins. La rigueur de la saison ayant dérangé les tempéraments, il y a eu un cours de maladie qui a emporté beaucoup de monde dans quantité de paroisses ; ici, comme ailleurs, on a eu des malades, mais sans mortalité, la difficulté a été de les administrer. Le verglas a singulièrement conservé le blé. Aujourd'hui, 27 janvier 1789, il lève où il n'y en avait point et il donne les plus belles espérances. Le vin a gelé dans les barriques et il s'en est perdu une grande quantité. La glace sur le lac avait 20 pouces d'épaisseur et on passait aisément et sans crainte pour se rendre à la Chevrolière (Anciens registres de la paroisse de Saint-Lumine de Coutais). L'automne fut fort sec et les fontaines se tarirent en grande partie. Le 22 novembre au soir, le froid commença pour ne finir qu'à la fin de janvier 1789. On était obligé de ramasser la neige, qui resta deux mois sur la terre, et de la faire fondre pour abreuver les bestiaux (Anciens registres de Saint-Herblain). Une grande partie de la baie de Bourgneuf était couverte de glaçons et, du rivage du bois de la Chaise, on pouvait aller sur la glace à plus d'une lieue en mer. Toutes les huîtres gelèrent et périrent ; on fut quelques années sans pouvoir en faire la pêche " (Piet, Etudes sur Noirmoutier) (d'après L. Delattre). (Extrait du site d'Odile Halbert : <http://www.odile-halbert.com/>)

JACQUES-JEAN RIOM ET MARIE-LOUISE SERMET

Notre ascendant direct est Jacques-Jean, le quatrième enfant de Jacques et Anne, il suit les traces de son père et voyage pour affaires avec lui. Les passeports⁸, obligatoires à cette époque, attestent qu'en juillet et août 1795, le père Jacques et le fils Jacques-Jean iront à Paris et à Orléans. Jacques-Jean a alors 16 ans. Il est noté ferblantier.

Un an plus tard, en 1796, Jacques décède à 47 ans. Entre 1793 et 1798, Anne Meyniel-Riom aura perdu son mari et six de ses enfants.

On perd ensuite la trace de Jacques-Jean jusqu'en 1807 où on le retrouve en Espagne. Il s'est marié, à Madrid, le 16 août 1807 avec Marie-Louise Sermet.

Elle est la fille de Jacques-Antoine Sermet, compagnon orfèvre. Jacques Antoine Sermet est originaire de Louvain en Belgique. En 1781, il a 26 ans et vient s'installer à Paris avec sa deuxième femme Marie-Catherine Monnier (la première Marie-Claire Staquet est décédée en Belgique). Marie-Catherine meurt au mois de mars 1782. Neuf mois plus tard, il épouse sa troisième femme Marie-Anne Lemoine, la fille d'un fourbisseur parisien. Jacques-Antoine et sa nouvelle femme ont une fille Marie-Louise. Elle a 10 ans en 1798 quand la famille Sermet quitte la France pour aller s'installer en Espagne.

Ils habitent rue des Infantes à Madrid⁹, c'est le quartier des orfèvres¹⁰...

On ne sait ni quand exactement ni pourquoi Jacques-Jean quitte Nantes et part s'installer à Madrid. Une chose est sûre, il épouse Marie Louise Sermet le 16 août 1807 à l'église San José. Trois mois après leur mariage naît une petite Marie-Antoinette qui ne vivra qu'un mois.

Après Marie-Antoinette¹¹ (1807), deux autres enfants vont suivre, Marie-Louise (1810) et Santiago (au mois de janvier 1813). 2 ans plus tard, Jacques-Jean et sa famille rentrent en France, sans doute poussés par la dernière défaite de Napoléon à Vitoria¹² en juin 1813 et peut être le retour de Louis XVIII en 1814.

⁸ Ces passeports nous offrent une description physique de nos ancêtres. Passeport n°18748 du 30/05/1795 pour Anne Riom "... âgée de 40 ans, taille 5 pieds 1 pouce (*environ 1,65m*), cheveux noirs, yeux roux, nez long, menton rond, front haut, visage rond". Passeport n°19927 du 7/7/1795 pour Jacques-Jean Riom "... taille 5 pieds 3 pouces (*1,70m*), cheveux gris, yeux roux, nez gros et long, bouche moyenne, menton rond, front dégarni, visage plein..." (Archives de Nantes, série 3 I 54)

⁹ Il existe aux Archives des Affaires étrangères à Nantes (Dossier Consulat de Madrid – Immatriculation) une liste nominative de tous les Français établis dans l'arrondissement du consulat de Madrid ouvert le 12 floréal an 4 (1.5.1796). On y retrouve Jacques Antoine Sermette et sa femme Anne Lemoine :

"Jacques Antoine Sermette, natif de Louvain, département de Jemmapes, ouvrier fondeur, domicilié à Paris, venu à Madrid pour y exercer son art, muni du passeport de l'Administration du département de la Seine en date du 25 germinal an 5 (14/4/1797) sous le n° 99 visé par l'ambassadeur de la République en Espagne le 27 Thermidor an 5 (14/8/1797) enregistré sous le n° 385."

"Marie Anne Lemoine, femme Sermette, native de Paris, venue à Madrid en compagnie de son mari, le citoyen Jacques Antoine Sermette, inscrit ci-dessus au n° 161, munie du passeport de l'Administration du département de la Seine en date du 25 germinal an 5 sous le n° 100 visé par l'ambassade de la République en Espagne le 27 thermidor an 5 (12.8.1797) enregistré sous le n° 386." (Page 26 N° 161 et 164 du 19 ventôse de l'an 6 (9/3/1798).

¹⁰ La tradition orale dans la famille parlait de Santiago Riom comme du "grand argentier du Roi d'Espagne"

¹¹ Nommer leurs deux filles Marie-Antoinette et Marie-Louise, peut laisser supposer une sympathie pour la famille royale.

¹² En juin 1813, les troupes françaises qui protègent la fuite de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, se heurtent à une coalition de troupes britanniques, portugaises et espagnoles. Vaincues à la bataille de Vitoria, les troupes françaises quittent définitivement l'Espagne et Napoléon rend la couronne à Ferdinand VII.

Nous retrouvons donc Jacques-Jean à Nantes sans doute un peu désargenté.

Le recensement de 1818 indique qu'il habite 9 place Bourbon (maintenant place du Pilori). Il loue une pièce dans l'immeuble de Mr Rouzic pour la somme de 30 francs, dans laquelle il vit avec sa femme et ses trois enfants. Le ménage est noté comme peu aisé. Jacques-Jean est ferblantier, il fabrique des instruments domestiques, soudés et non rivés.

En 1825 les Riom déménagent. Ils habitent maintenant au numéro 6 de la rue des Chapeliers chez Mr Martineau pour un loyer de 150 francs. Ils vivent au rez-de-chaussée dans une boutique et arrière-boutique avec 5 enfants : Marie-Louise (dite Clémentine ou Lisa) 15 ans, Santiago 12 ans, Perrine 9 ans, Pierre 6 ans, Caroline 4 ans. Un sixième enfant, Julie, née en décembre 1824 est décédée au mois de janvier.

En 1829, la situation a peu changé. Une petite Joséphine est née en 1827. Ils vivent toujours chez Monsieur Martineau, le loyer s'élève maintenant à 200 francs et le logement comprend une boutique et une pièce sur cour. Mais le foyer compte un enfant de moins car Marie-Louise, la fille aînée, s'est mariée. Elle a épousé le 28 janvier 1828 Joseph-Jean Martin dit Joseph Alegria¹³, compositeur dans une imprimerie¹⁴. Ils vivent tous les deux dans le même immeuble de la rue des Chapeliers, un deux pièces au troisième étage qu'ils louent à Mr Martineau. Elle accouchera au mois de novembre de cette même année d'un petit Charles¹⁵.

En 1834, les Riom sont toujours rue des Chapeliers. Le logement semble avoir gagné une pièce (boutique, arrière-boutique, une pièce sur l'arrière). Pierre est décédé à l'âge de 13 ans. Ils vivent donc avec Santiago, Perrine-Prudence, Caroline (dite Amélie) et Joséphine.

Un an plus tard, en 1835, la famille déménage. Ils s'installent avec Santiago (22 ans), Perrine (19 ans), Caroline (14 ans) et Joséphine (8 ans) au 5 rue Boileau¹⁶ dans un immeuble construit et appartenant à la famille Dobrée¹⁷.

¹³ Il signe l'acte de mariage du nom de José Martin Alegria. Fils de François Martin, avocat et Joséphine Alegria. Il est né à Salamanque en Espagne. L'acte de mariage précise qu'il ignore le lieu du décès et le dernier domicile de ses parents.

¹⁴ Le compositeur est l'ouvrier qui assemble les lettres des mots, prépare les formes et les planches destinées à l'impression.

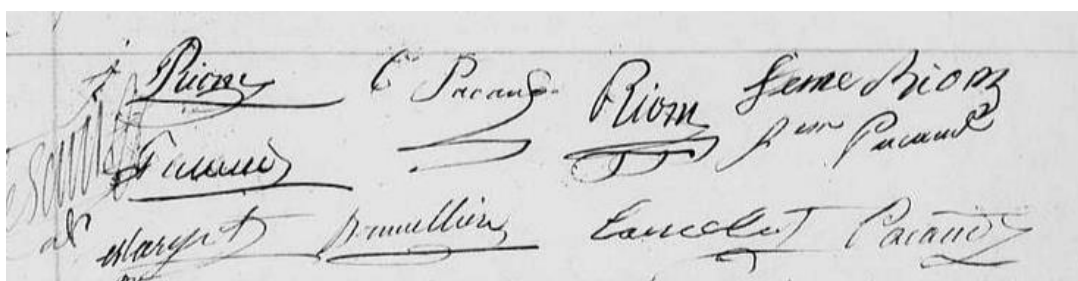
¹⁵ La destinée du couple Riom-Alegria laisse quelques interrogations. Lors du décès de Jacques-Jean Riom en 1839, ils sont notés à La Havane où Joseph Alegria est relieur. Deux ans plus tard en juin 1841, lors de l'inventaire après décès d'Anne Magdeleine Riom (la tante de Marie-Louise), elle est à Madrid où son mari est libraire. On ne connaît pas la date du décès de Joseph Alegria mais la mairie de Nantes décerne un certificat d'indigence à Marie-Louise en mai 1854. Elle est donc réinstallée en France. Elle finira ses jours à l'hospice Saint-Jacques où elle rentre en juin 1870 comme pensionnaire libre. A raison de 700 frs par an, elle dispose d'un régime "privilegié", d'un cabinet particulier. Il semble que la famille Riom devait régler pour elle les frais de cette pension puisqu'elle avait été déclarée indigente. Elle passe dans la section des aliénés fin 1872 et elle y reste jusqu'à sa mort en janvier 1873. Son décès est enregistré à la mairie par deux employés de l'hospice. Aucun Riom ne s'est manifesté et n'apparaît sur le certificat de décès. Elle est enterrée au milieu des Riom, cimetière Miséricorde à Nantes.

¹⁶ Ils sont là en bonne compagnie puisqu'au numéro 3 habite une Madame Lavigne dont le métier est maîtresse de maison de prostitution.

¹⁷ Onze ans plus tard, en 1846, dans ce même immeuble Jean-Romain Lefèvre reprendra une pâtisserie et épousera en 1850 Pauline-Isabelle Utile. La pâtisserie Lefèvre-Utile deviendra vite célèbre sur la place de Nantes et la maison LU verra ainsi le jour.

JOSEPH BENOIT SANTIAGO RIOM ET CLEMENTINE PACAUD

Santiago qui est arrivé en France tout jeune, vers l'âge de 2 ans, a grandi rue des Chapeliers. Dans cette même rue, Pierre-Marie Pacaud exerce le métier de boulanger ; c'est l'heureux père de 8 filles et de 3 garçons. Le 9 novembre 1835, Joseph Benoît Santiago Riom va épouser, la cinquième fille du boulanger, Clémentine Pacaud¹⁸.



Signature sur l'acte de mariage de Joseph Benoît Santiago Riom et Clémentine Pacaud :

Première ligne de gauche à droite :

J. B. Santiago Riom, Clémentine Pacaud, Jacques-Jean Riom, Marie-Louise Sermet (qui doit signer femme Riom)

Deuxième ligne :

à gauche Pierre Antoine Pacaud, à droite Marguerite Pacaud (qui signe femme Pacaud)

Troisième ligne les témoins :

Victor Margot, Auguste Brunellière, Jean-Baptiste Lancelot, Antoine Pacaud

Les jeunes mariés, Santiago et Clémentine s'installent chez Jacques-Jean et Marie-Louise, rue Boileau. Santiago et son père y installent un atelier de ferblanterie. Là, Edouard, leur fils aîné, va naître en 1836 suivi deux ans plus tard par Alfred-Marie en 1838.

L'année 1839 va être assez mouvementée pour la famille.

Perrine et Caroline, les deux sœurs de Santiago se marient à Nantes toutes deux le même jour, le 6 juillet 1839.

Perrine-Prudence, 23 ans, épouse Charles Rapin, ferblantier.

Charles Rapin est né à Paris en 1813 de père et de mère inconnus. Il a alors été déclaré "enfant de la patrie" et a reçu le prénom de Charles et le nom de famille de "Ferdinand". Mais, en 1816, sa mère le reconnaît officiellement. Il prend alors son nom et devient Charles Rapin.

Caroline, 18 ans, épouse, elle, un jeune plâtrier nommé Honoré Delalande.

¹⁸ Son souvenir est resté vivace dans la famille puisque 180 ans plus tard, on parle encore du "derrière Pacaud" dont ont hérité quelques-uns de ses descendants ou descendantes... !

Santiago se retrouve donc seul en 1839 à la tête de l'atelier Riom. Sa femme est enceinte et leur troisième enfant, Clémentine, va naître six mois plus tard, au début du mois de juin 1840.

En 1841, toute la famille déménage et s'installe 28 rue Voltaire. C'est là que naîtront Alfred-Joseph en 1842, Lise-Marie en 1844, Joséphine en 1845, Victor en 1846 et Georges en 1850. Les deux derniers petits Riom, Marguerite-Berthe et Charles-Jacques, eux, verront le jour au numéro 2 de la rue Richer en 1853 et 1854. En effet, l'atelier prend beaucoup d'ampleur et la famille s'est donc installée rue Richer, juste en face des ateliers. C'est là que Charles Rapin, son beau-frère, lui aussi domicilié rue Richer va rejoindre la société qui devient "Riom et Rapin".

Ce quartier de la place Launay (devenue place Mellinet) va devenir la "terre d'ancrage" de la famille Riom : on y trouvera plus tard Alfred rue Michel Leloup Dubreil puis avenue de Launay, Victor et Charles Rapin côtoieront les Velasque rue Richer, Edouard s'installera boulevard Saint Pern (devenu bd Paul Langevin), les Chambon seront place Mellinet. Seule Marie-Louise Sermet, l'ancêtre de la famille restera jusqu'à sa mort au 28 rue Voltaire.

Sur les dix enfants de Santiago et Clémentine, deux mourront en bas-âge, Alfred-Marie, leur second fils (1836-1841) et Marguerite-Berthe (1853-1854). Restent Edouard, Alfred, Lise-Marie, Joséphine, Victor, Georges et Charles-Jacques (parfois surnommé Charles X).

Les huit enfants vivants de Santiago ont chacun fondé une famille. Ils sont tous restés dans la région nantaise. La suite de ce récit concerne successivement chacun de ces huit enfants Riom et est plus ou moins riche selon les documents que les familles ont bien voulu nous faire parvenir.

LES ENFANTS DE SANTIAGO RIOM ET CLEMENTINE PACAUD



Clémentine Pacaud



Edouard



Clémentine



Alfred-Joseph



Lise-Marie



Joséphine



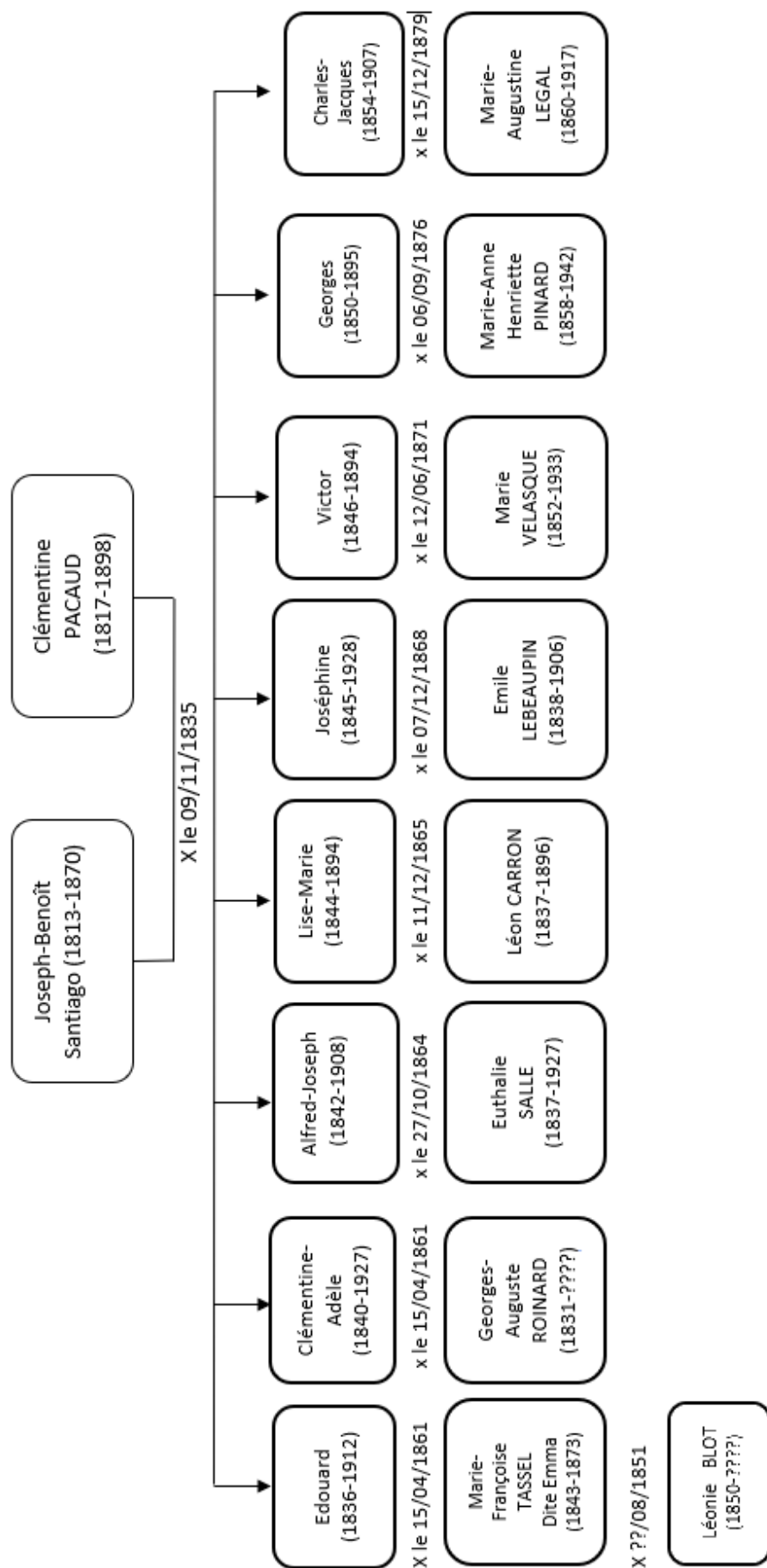
Victor



Georges



Charles



EDOUARD RIOM ET EMMA TASSEL



Edouard est l'aîné des enfants Riom. Il est né le 26 juillet 1836 à Nantes. Il travaille comme son père dans l'entreprise Riom, rue Richer.



Le 16 avril 1861, il a 25 ans et épouse Marie-Françoise Tassel, 18 ans, dite Emma. Elle est la fille de Jacques Tassel, fabricant de boîte de conserve et de Françoise Blanchard. On la décrit comme une jeune fille belle, grande avec le teint pâle qui caractérise les personnes de santé fragile. En effet, Emma décède à 30 ans laissant deux petites filles, Marguerite-Marie, 11 ans, et Marie-Clémentine, 10 ans, et un petit garçon de 18 mois, Edouard.

Quinze mois après la mort d'Emma, Edouard se remarie et épouse une angevine, Léonie Blot. Ils auront un enfant qui ne vivra pas.

Les enfants d'Edouard Riom et Emma Tassel

Marguerite-Marie, la fille aînée du couple Riom-Tassel, épouse en 1880 Louis Velasque. La famille Velasque était déjà liée aux Riom. En effet, 9 ans plus tôt, en 1871, le frère d'Edouard, Victor Riom avait épousé la sœur de Louis Velasque, Marie (ce faisant, Marguerite-Marie se trouve être à la fois la nièce et la belle-sœur de Marie Velasque).



Louis Velasque



Marguerite-Marie Riom

Marguerite-Marie et Louis n'auront qu'un seul enfant, une fille, nommée Marie-Marguerite (comme sa mère, mais avec inversion des prénoms). On la surnomme Ballah.



Marguerite Marie Riom-Velasque
et sa fille Ballah



Marie-Marguerite Velasque
Dite Ballah

Elle épousera François Caillé, fils d'armateurs nantais. Ils auront trois enfants : Jeanine, Pierre-François (premier traducteur de « Autant en emporte le vent » en 1938, fondateur de la

société internationale des traducteurs dont le prix de la traduction porte son nom) et Jean. Il semble que la pauvre Ballah n'ait pas été très heureuse en ménage. Elle est partie faire une carrière de pianiste aux Etats-Unis avant de revenir vivre malade chez sa mère à Nantes.

Marie-Clémentine, la seconde fille d'Edouard et Emma, née en 1863, épouse à l'âge de 19 ans, Maurice Pinard, notaire à Mauves. Edouard va demander à son gendre de laisser son étude et de venir à Nantes pour prendre en charge la gestion de l'usine de ferblanterie qu'il avait hérité de son père. L'entreprise prenait de plus en plus d'importance, et Edouard avait du mal à tout assurer, comptabilité, commercial, direction du personnel, etc. Il ne pouvait encore compter sur son fils qui n'avait à l'époque qu'une douzaine d'années. Maurice Pinard accepta l'offre et devint adjoint de son beau-père dans l'entreprise. Il transmettra plus tard la direction de l'usine à son fils aîné Pierre. Maurice et Marie-Clémentine sont décédés à onze jours d'intervalle, le 12 et le 23 décembre 1948.

Edouard, enfin, le petit dernier, épousa Madeleine de Bernardières²⁰.

—0—
Mercredi, à 10 h. du matin, a été célébré à la mairie de Lorient, au milieu d'une assistance aussi nombreuse que brillante et choisie, le mariage de Mlle Magdeleine de Bernardières, fille M. de Bernardières, directeur de de l'Usine à gaz, avec M. Joseph Riom, neveu du maire de Nantes.
Les témoins étaient pour la mariée : MM. Octave de Bernardières, capitaine de vaisseau, commandant le *Borda*, à Brest, oncle de la mariée et Gaston Le Sage, percepteur à Quimperlé, ami de la famille.
Pour le marié : MM. Alfred Riom, maire de Nantes, et Maurice Pinard, industriel à Nantes, beau-frère du marié.
A la fin de la cérémonie, M. l'adjoint L'Helgoualc'h, qui remplissait les fonctions d'officier de l'Etat-civil a adressé à l'assistance une charmante allocution qui a été très goûtée.
—0—

et



Edouard
Riom fils

Caprice-Revue du 15/12/1895

Magdeleine de Bernardières

La loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat est votée en 1905 et mise en application en 1906. L'évêque de Nantes, Monseigneur Rouard, s'oppose fortement à cette loi. La décision de procéder aux inventaires prévus par la loi afin de réaliser la dévolution des biens d'Eglise aux associations cultuelles va relancer le débat et des affrontements se produisent, notamment en Loire-Atlantique. C'est sur la place Louis XVI et autour de la cathédrale que vont se produire les événements les plus graves. Des bagarres éclatent et la gendarmerie est obligée d'intervenir.

²⁰ On raconte que Marie-Louise de Bernardières, la plus jeune sœur de Madeleine, alors qu'elle était fiancée en France, est partie aux Etats-Unis pour épouser le Prince de Polignac. Elle aurait péri pendant le naufrage du Titanic en avril 1912. Une chose est sûre, par jugement en date du 24 février 1926, le tribunal de première instance de Quimper a déclaré "l'absence de Marie-Louise de Bernardières, née à Ploemeur (Morbihan) le 26 mars 1879, issue du mariage de Jeanne Bourguignolle et de feu Emile de Bernardières, ayant eu son dernier domicile au Boulouard, en la commune de Rosporden, disparue depuis plus de cinq ans".

Edouard assiste à cheval aux émeutes place du Sanitat devant l'église Saint-Louis. Un ouvrier aurait enfoncé un poinçon dans la cuisse du cheval. Celui-ci se cabra et Edouard en tombant s'est brisé la colonne vertébrale. Il est mort deux ans plus tard des suites de cette chute, laissant un fils Lionel âgé de 12 ans.



CLEMENTINE-ADELE RIOM ET AUGUSTE ROINARD



Clémentine-Adèle, née le 3 juin 1840, est le troisième enfant du couple Santiago et Clémentine Pacaud. En effet, après Edouard, un petit Alfred-Marie est né mais qui décède à deux ans et demie, juste un an après la naissance de Clémentine.

En 1861, alors âgée de 20 ans, elle épouse Auguste Roinard, un médecin de Candé. Leur fils Auguste-Georges a quatorze ans quand son père décède en 1876. Clémentine lui survivra jusqu'en 1927.

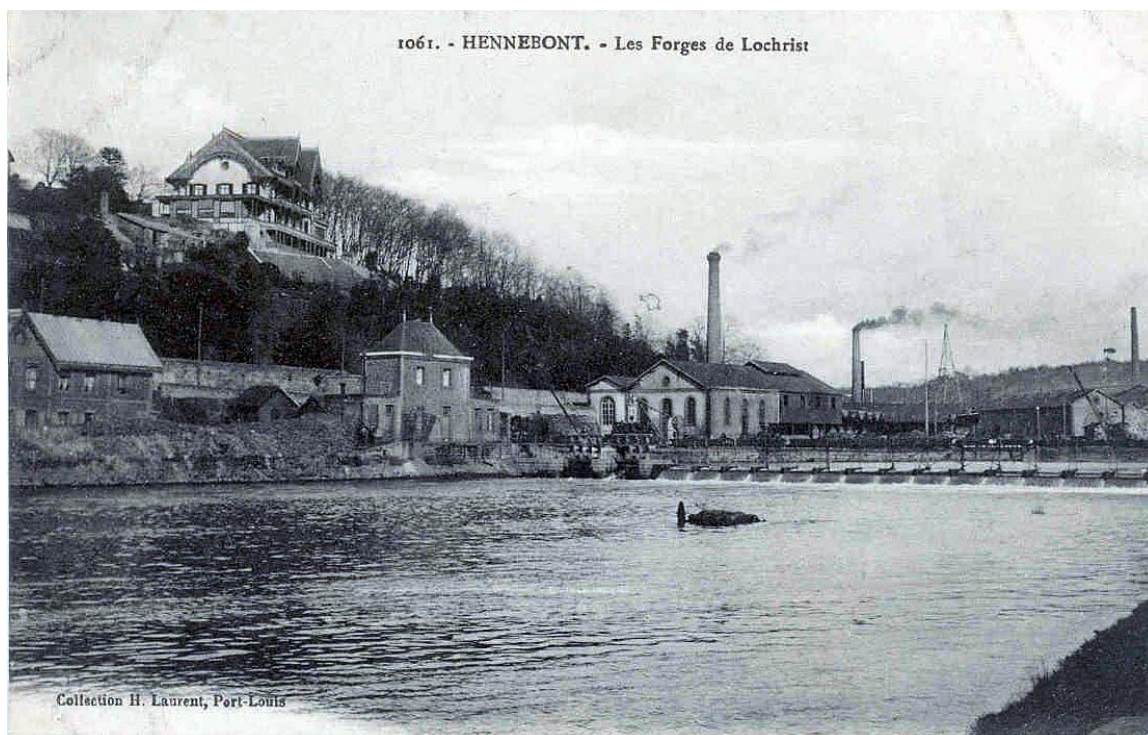
ALFRED JOSEPH RIOM ET EUTHALIE SALLE



Alfred-Joseph Riom naît le 10 octobre 1842. Il porte le nom de son frère décédé un an avant sa naissance. Il fait ses études à l'école communale avant de rejoindre l'école professionnelle Livet, au 13 rue de la Verrerie, à l'angle de la rue d'Alger.

Dès 1861, âgé seulement de 19 ans, il travaille comme représentant des *Forges d'Hennebont*.

En 1860, Émile et Henri Trottier, ingénieurs des Arts et Métiers d'Angers, venaient alors d'inaugurer ce qu'on appelait « l'usine à fer » sur leur propriété de Kerglaw dans la commune d'Inzinzac-Lochrist, sur la rive droite du canal du Blavet, pour répondre aux besoins croissants des conserves de légumes et de poissons du sud de la Bretagne. L'essor de la conserverie entraîne une forte demande en fer-blanc, qui jusqu'ici était majoritairement importé d'Angleterre.



Les forges d'Hennebont et le château de Kerglaw, propriété de la famille Trottier²¹, maîtres des forges²².

En 1864, Alfred épouse Euthalie Mélœé Eléonore Sallé, de cinq ans son aînée.

²¹ Madeleine Riom, la petite fille d'Alfred évoque dans ses souvenirs Jules Trottier, le fils d'Emile Trottier : " Les Trottier étaient de grands amis de grand-père et de grand-mère Riom et quand maman est née, la dernière des six enfants d'Alfred Riom donc, c'est tante Jules Trottier, on l'appelait ainsi, qui a été la marraine de maman. Elle habitait à Lochrist, une ravissante propriété, Ker Bunze. C'était très très joli. Tante Jules Trottier était une dame charmante. Ils n'ont jamais eu d'enfants. Je crois que l'oncle Jules est mort relativement jeune. Il y a une rue Jules Trottier à Hennebont, bien entendu, et les grands-parents Riom aimaient beaucoup les Trottier. Maman s'appelle, du reste, Madeleine Marie Jules. Tante Jules Trottier avait promis de tout laisser à maman. Mais quand on prend de l'âge, on se fait entourer par d'autres et... crac ! maman n'a rien eu mais elle aimait beaucoup sa tante Jules Trottier." (Retranscription d'un enregistrement vocal fait par René Maury.)

²² "Pour augmenter les revenus, les ouvriers travaillaient un jour sur deux et les enfants étaient employés à l'usine des 10 ans. Graisseurs ou porteurs d'outils, ils travaillaient parfois jusqu'à 8 heures par jour. Une durée du travail qui était portée à 10-12 heures pour les 12-16 ans. Les adultes travaillaient quant à eux jusqu'à 12-16 h par jour. Enfants ou adultes, les conditions de travail étaient pour le moins pénibles du fait de la chaleur, des cadences imposées. Et les accidents étaient légions, près de 500 par an : blessures, mutilations diverses et même décès. Il est vrai que pour ces ruraux, être ouvrier, n'avait rien de simple. C'est en sabots, gilets et chapeaux ronds que les hommes se présentent à l'usine. Une tenue vestimentaire inadaptée à la pénibilité d'un métier et à laquelle ils vont finir par renoncer. C'est de cette pénibilité et dans la mouvance des revendications sociales de la fin du siècle, que les grèves de 1903 vont se nourrir. Trois ans plus tôt, les ouvriers avaient créé une caisse de secours, un centre d'éducation, un foyer et...un syndicat." <https://www.bretagne.com/fr/la-bretagne/son-histoire/1860-hennebont-se-forge-un-avenir>



Celle-ci était la nièce d'Edouard Normand (futur maire de Nantes de 1885 à 1888). Son père René Sallé avait fait de « mauvaises affaires » et avait placé sa fille chez son oncle Edouard Normand qui avait fondé une usine d'impression sur métaux à Couéron. C'est là qu'Euthalie rencontre Alfred Riom.

Le mariage ne devait pas convenir à la famille car les deux jeunes gens sont partis se marier, loin des familles Riom et Normand, à Liverpool en Angleterre.

Ils auront ensemble six enfants : Jeanne-Clémence dite Johanna, Alfred, Emile, Alice, Isabelle et Madeleine.



Alfred Riom et Euthalie Mélœé Eléonore Sallé

En 1868, Alfred fonde sa propre usine de métaux et d'impression sur métaux.



Très actif à la Chambre de Commerce de Nantes, il devient juge suppléant, puis juge titulaire, premier juge et enfin président du Tribunal de Commerce de 1877 à 1888. Il va aussi fonder la société Armement A. Riom pour laquelle il possède au moins trois navires qui portent respectivement les noms d'Alfred-Euthalie, de Johanna et d'Emile. Il cessera son activité d'armement à la suite du naufrage d'un de ses navires à Paimboeuf.



Huile sur toile représentant
l'un des bateaux armés par Alfred Riom

En 1892, il devient maire de Nantes mais son mandat ne sera pas renouvelé en 1896²³. En 1893, il devra affronter la crise économique et gérer à Nantes les grandes grèves.



Gravure représentant Alfred Riom, place du Commerce, à Nantes, devant les ouvriers en grève.

²³ "Ce qui frappe d'emblée lors de l'analyse des procès-verbaux [de délibérations des conseils municipaux], c'est le contraste existant entre cette ville entrée dans la modernité (avec le tramway en 1879, l'industrialisation de l'agro-alimentaire symbolisée par le petit beurre LU en 1888 ou la construction d'une centrale électrique en 1891...) et les problèmes que les élus sont amenés à traiter, notamment de salubrité publique avec l'absence d'eau potable ou d'un réseau d'égouts adapté. Les autres sujets repérés portent sur les contraintes budgétaires, les difficultés de la construction du musée des beaux-arts et l'acquisition de l'Institution Livet par l'Etat et la ville. (...) Le maire dote aussi la ville d'un bureau municipal d'hygiène en 1894 et solutionne le problème des relations avec le concessionnaire du service d'eau, la Compagnie Générale des Eaux, en rachetant la concession en juin 1895. Mais si ce rachat permet à la ville d'augmenter la quantité d'eau distribuée, elle reste toujours impropre à la consommation et favorise le développement du choléra, qui a encore sévi en 1892-1893. Les élus hésitent durant tout le mandat sur le choix d'un système de filtration adapté, face à des découvertes scientifiques récentes et parfois en concurrence. A. Riom commet par contre l'erreur politique de proposer de traiter avec une entreprise «étrangère», la Société de Marseille, pour la construction d'un réseau d'égouts, provoquant ainsi le rejet de son projet par les élus. On lui reproche par ailleurs de ne pas avoir su gérer le budget de la construction du musée des beaux-arts (qui passe de 1 500 000 F à près du double, même si sa responsabilité n'est que partielle puisque le budget initial était sous-estimé), ainsi que celui du déplacement provisoire, plus en amont, de la prise d'eau du quai Richebourg. Ces polémiques locales, ainsi que peut-être le contexte politique national de la division des républicains avec l'installation du gouvernement Méline, font qu'A. Riom est sévèrement battu aux élections municipales de mai 1896 " (Mémoire sur le mandat d'Alfred Riom. Michaël Cattiau)



« Je vous engage, mes amis, à ne pas faire de rassemblements qui appelleraient l'intervention de la force armée. Je ne voudrais pour rien au monde une effusion de sang. Sachez d'ailleurs que je serai toujours et quoi qu'il arrive moi, l'ami du peuple, entre la troupe et les ouvriers pour éviter des conflits regrettables. » - (M. Alfred Riom, Maire de Nantes.)

Le livre d'Yves Rochcongar « Capitaines d'industrie à Nantes au XIXème siècle » (Edition MeMo) nous offre un bon résumé de la carrière d'Alfred :

« (...) Actif à la chambre de commerce de Nantes où il est élu quinze années de suite, il est juge suppléant au tribunal de commerce à partir de 1877 -il sera juge titulaire, premier juge de 1883 à 1885 ; président en 1887-1888. Cette position lui permet en 1889 de s'intéresser aux Forges de Basse-Indre, société dont il est actionnaire, en vue de créer une usine de fer blanc à Nantes, mais il ne trouve pas les capitaux nécessaires pour mener à bien ce projet. En 1890, il se lance dans la fabrication de coffrets et panneaux publicitaires et s'associe ensuite avec son gendre Léon Chambon, qui lui succèdera. Au tournant du siècle, son papier à lettres indique plusieurs activités : Armement A. Riom (il possède en effet au moins trois navires qui portent les noms des membres de sa famille) ; métaux (fer blanc, tôles, fers noirs, étains, plombs, cuivres, zincs, fontes) ; impression sur métaux ; tableaux-réclame. Avec d'autres industriels tels que Max Lintz, Charles Riom, Renaud, Louis Tessier, Fernand et Louis Saunier, il est l'un des principaux actionnaires de la société générale Métallurgique dont le capital est augmenté d'un quart le 11 décembre 1886 : Alfred Riom souscrit cent quarante-cinq actions pour 72 500 francs ; son frère Charles cent cinquante pour 75 000 francs.

On lit dans son dossier de Légion d'honneur : « M. Riom a fait faire à l'industrie métallurgique de toute la région les plus grands progrès ; il a créé de nouveaux débouchés à cet égard en Espagne, au Portugal, en Angleterre, en Autriche, il a des succursales importantes dans plusieurs pays d'Europe et il a même étendu à l'Amérique le champ de son activité industrielle. »

A dire vrai, Alfred Riom est un exemple de représentant devenu industriel, affirme Roger Cornu qui ajoute « sa trajectoire ne peut que rappeler celle des ferrailleurs-marchands de métaux auvergnats de Paris, tous originaires du Cantal, comme lui ; ce qui le différencie, c'est de travailler d'entrée de jeu avec les grosses sociétés industrielles. »

Alfred Riom est membre de la franc-maçonnerie (loge Mars et les Arts, puis loge Libre Conscience), ce qui lui vaut, en 1903, d'être cité par la droite nantaise parmi les francs-maçons dénoncés comme tel : « une infime minorité de francs-maçons, de juifs et de judaïsant s'étant emparée du pouvoir et s'apprêtant à livrer la France à l'étranger. »

Membre du Parti républicain à la fin du Second Empire, Alfred Riom entre au conseil municipal de Nantes. Constamment réélu, il est désigné en 1881 adjoint de Mathurin Brissoneau, maire provisoire. Battu en 1884 et 1888, il se présente aux élections cantonales et est élu conseiller général en 1889, battant le socialiste Charles Brunelière. En 1892, les élections municipales lui sont favorables et il est élu maire le 15 mai, mandat qui ne lui est pas renouvelé en 1896. Il tente en vain de devenir sénateur le 18 mars 1890.

Alfred Riom a été maire de Nantes pendant une période difficile sur le plan économique. La production de sucre qui s'était élevée à 45 000 tonnes en 1891 est descendue à 33 000 tonnes en 1893. Le tonnage des navires mis à l'eau par les chantiers de construction a chuté de 8662 à 7554 tonneaux pendant la même période. La crise et le chômage qui accompagnent cette période atteint son point critique en 1893. Fin avril, presque toutes les usines sont touchées par les grèves. Un comité général de grève s'installe à la mairie : il y a 7718 grévistes, soit 59% des ouvriers. Le travail reprend les 3 et 4 mai. A aucun moment, durant le conflit, les autorités n'auront recours à la répression.

Le maire de Nantes doit faire face en même temps à une grave épidémie de choléra qui cause la mort de 592 personnes, ce qui conduit le conseil municipal à créer un bureau municipal d'hygiène, ainsi que des services de santé publique, d'assistance, et prévoyance et de mutualité. La municipalité Riom favorise enfin la création de la bourse du travail et lance de grands projets d'urbanisme.

Fait chevalier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1892, Alfred Riom fut décoré par Eugène Livet qui fut son maître, le 29 janvier 1893. Il était aussi vice-président de l'association Polytechnique nantaise, fondée en 1865 pour donner gratuitement aux adultes des deux sexes une instruction à la fois plus élevée et plus technique que celle qu'ils ont pu acquérir à l'école primaire. »

Alfred décède en 1908 d'une crise cardiaque dans son château de la Patisière à Saint Herblain.



Photo de famille faite à l'occasion des 90 ans d'Euthalie Sallé le 25 septembre 1927 à La Patisière.
Elle décèdera un mois plus tard le 29 octobre 1927.



Madame Alfred Riom

Madame Edouard Port, Monsieur et Madame Alfred Riom, Monsieur Emile Riom, Sous-préfet à Issoudun et Madame Emile Riom, Monsieur Edmond Lassus, Substitut au Tribunal de la Seine et Madame Edmond Lassus, Monsieur Léon Chambon, Ingénieur des Arts et Manufactures et Madame Léon Chambon, Monsieur Georges Thomé, Secrétaire Général du Pas de Calais et Madame Georges Thomé, ses enfants ;

Monsieur Serge Port, Messieurs Roger et Lucien Riom, Mesdemoiselles Marie Johanna et Lucette Riom, Messieurs Alfred et Emile Riom, Mademoiselle Marie-Louise Riom, Monsieur Jacques Chambon, Mademoiselle Isabelle Chambon, Monsieur Georges Thomé, Mademoiselle Madeleine Thomé, ses petits enfants ;

Monsieur Edouard Riom, ses enfants et petits enfants, Madame Roinard, ses enfants et petits enfants, Madame Lebeaupin, ses enfants et petits enfants, Madame Victor Riom, ses enfants et petits enfants, Madame Georges Riom et ses enfants, Madame Charles Riom et ses enfants, Monsieur et Madame Léon Caron et leurs enfants, Monsieur et Madame Edouard Caron et leurs enfants, Monsieur Louis Caron et leurs enfants, Madame Caron de Hussein-Dey, ses frères, sœurs, belles-sœurs, neveux et nièces.

les familles Boissière, Delalande, Reffé, Sarrien, Giteau, Malgonne, Normand, Main, Sallé, Guiho, Lasne et Parrot ;

ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de :

Monsieur Alfred Joseph Riom

Chevalier de la Légion d'Honneur

Ancien Maire de la Ville de Nantes

Ancien Conseiller Général de la Loire Inférieure

Ancien Président du Tribunal de Commerce de Nantes

Ancien Membre de la Chambre de Commerce de Nantes

décédé subitement en sa propriété de la Patissière, en Saint Herblain, Loire Inférieure, le 28 juillet 1908 dans sa 66^{ème} année.

Nantes; 5 août 1908, 27 avenue de Launay

Euthalie lui survivra jusqu'en 1927²⁴. Elle laisse le souvenir d'une femme au caractère très affirmé, un vrai « personnage ». On raconte qu'un jour quelqu'un est venu sonner au 27 avenue de Launay, domicile du couple Riom. Euthalie a ouvert et lorsque le visiteur a demandé à voir le maire de Nantes, elle a répondu : »Le maire, c'est moi. « L'article de journal paru juste après son décès en témoigne :

« Une nouvelle vient de nous parvenir qui nous peine profondément : Mme Alfred Riom, veuve de l'ancien et regretté maire de Nantes, vient de s'éteindre, à l'âge de 91 ans, ayant la consolation de voir ses six enfants réunis à son chevet.

Mme Riom avait 7 ans lorsqu'elle vint à Nantes ; elle se prépara d'abord à l'enseignement, puis y renonça pour entrer à 17 ans dans la maison de son oncle Edouard Normand ; c'est là qu'elle rencontra M. Alfred Riom. Les deux jeunes gens s'apprécièrent et lièrent leurs destinées.

Avec la collaboration de M. Charles Riom, ils fondèrent une imprimerie sur métaux : la Société générale métallurgique dont Mme Alfred Riom conserva jusqu'à sa mort la présidence du Conseil d'administration. C'est un fait peut être unique ! Il dénote la puissance de travail de cette femme qui, pas un instant, ne songea à prendre un repos auquel, pourtant, son œuvre et son grand âge lui conféraient tant de titres ! C'est surtout dans le temps où M. Alfred Riom, sollicité de tous les côtés par ses concitoyens, dont il avait su mériter la confiance, se voyait conférer les mandats électifs les plus divers et les plus élevés que Mme Alfred Riom se montra admirable. (...) Pendant des années et des années, Mme Riom assumait sans faiblir la direction des affaires de la maison qu'avec son mari elle avait fondée (...). Lorsqu'il y a 19 ans environ, M. Alfred Riom vint à mourir, Mme Riom reprit les rênes de la société, rênes qu'elle devait garder, comme nous le disions tout à l'heure jusqu'à sa propre mort. (...) »

Les enfants d'Alfred Riom et Euthalie Sallé

Jeanne-Clémence dite Johanna, l'ainée, (1865-1946), épouse en 1886, Edouard Port, un ingénieur civil. C'était un artiste « romantique ». Il jouait très bien du violon. Il est resté dans la mémoire familiale car, jeune marié, il s'est, un soir, absenté de leur appartement parisien. Il n'est pas rentré mais a envoyé à Johanna un courrier exprès : On lui avait proposé une belle situation et il était parti prendre ses fonctions la priant de bien vouloir le rejoindre au plus tôt... à Bakou, sur les bords de la mer Caspienne. Ceci n'est peut-être qu'une légende familiale. Il est aussi possible qu'il soit parti à Moscou voir les possibilités d'impression en couleurs sur métaux, dont les russes étaient spécialistes (Catherine Desmaret, la petite fille de sa sœur Madeleine, garde une timbale en métal coloré avec un portrait du Tsar et des poinçons russes). Johanna est donc partie rejoindre son époux en Russie. Ils sont restés là-bas sept ans. Leur fils Serge est né à Moscou le 5 janvier 1888. Euthalie Sallé a alors fait le voyage de Nantes à Moscou pour aller l'assister. Madeleine Thomé, dite Zézé, sa petite nièce raconte :

« Tante Johanna et l'oncle Edouard Port, quand ils ont été à Moscou, étaient reçus, comme toute la colonie française, par le Tsar. Tante Johanna m'a dit qu'elle avait assisté à un repas où Raspoutine était là. Elle m'a dit : « Tu me croiras si tu veux, il avait des yeux d'acier. On ne les voyait pas ni la couleur ni rien tellement c'était hallucinant. Moi j'étais une Port mais lui c'était un porc. Il choquait la cour intentionnellement et, par exemple, quand il était à table, il prenait avec ses mains dans l'assiette de la comtesse de droite, de la duchesse de gauche ou l'inverse, exprès pour choquer. Son principe, c'était de pécher pour être pardonné ! »

²⁴ Voir la correspondance d'Euthalie avec ses enfants entre 1859 et 1917 à lire ou télécharger sur internet à l'adresse http://www.haudebourg.fr/Maury/Riom/documents/lettres_euthalie.pdf

Edouard est mort d'un cancer en 1900, à 47 ans. Johanna, restée seule, a élevé son fils, Serge.

Serge a fait de brillantes études de droit à Rennes et Paris et est devenu Secrétaire de la Conférence des avocats. Sa mère l'adorait. Il est tombé amoureux de Suzanne Pelletier et, pour des raisons qu'on ignore, cette jeune fille n'a jamais été acceptée par Johanna. Serge s'est malgré tout marié à Nantes à Saint Similien. Personne n'assistait au mariage hormis la vieille bonne du couple Alfred-Euthalie. Le jeune couple n'a pas eu d'enfant. La carrière de Serge, avocat à la cour d'appel de Paris a été interrompue par la guerre de 1914. Engagé dans le 265^e d'infanterie, il meurt à Ginchy (Somme) le 28 août, à l'âge de vingt-six ans.



Serge Port et sa « baba » russe

Johanna, inconsolable de la mort de son fils, s'est liée d'amitié avec un ami de celui-ci, Serge Gantillon. La famille Gantillon est devenue pour Johanna sa seconde famille²⁵. Johanna est décédée à 82 ans et on dit que, sur son lit de mort, entourée de ses nièces et neveux, elle s'est redressée et s'est écrié : « 82 ans ! Est-ce que ce n'est pas un bel âge pour mourir ? ».

Alfred-Joseph, (1867-1945), est le deuxième enfant d'Alfred et Euthalie.



Il est négociant, imprimeur sur métaux. Il épouse en 1890 Lucie-Anne Pageot. Alfred laissera dans la famille le souvenir de sa luxueuse Panhard-Levassor Dynamic 1936 avec le volant au milieu...

Lucie décèdera à la veille de fêter ses 104 ans ! Ils auront quatre enfants Roger (épouse Caroline Breyer), Lucien (mort pour la France le 8/9/1814, à Ecury-le-Repos, Pas de Calais, deux semaines après son cousin !), Marie-Johanna (épouse Franck Renaud) et Lucette (épouse Raymond Deverteuil).

La photo ci-contre le montre avec son beau-frère Eugène Pageot. (Alfred est à droite)

²⁵ Voir les courriers échangés entre Johanna et sa sœur Madeleine entre 1888 et 1945 à lire ou à télécharger sur internet à l'adresse : <http://www.haudebourg.fr/Maury/Riom/documents/LettresJohanna.pdf>

Emile-Edouard Santiago (1870-1843), est le troisième enfant.



Très bon latiniste, très bon pianiste, il ne suit pas la trace de son père et de son frère dans la conserverie, il devient sous-préfet et préfet en poste à Mende, Argentan, Ussel, Calons, Belley, Pontivy, Issoudun, Montluçon et Aurillac en Cantal. Il terminera Trésorier Payeur Général de Nièvre. Il a reçu la légion d'honneur. Il a épousé Marie Bonnefous qu'il a rencontré à Mende et qui lui a donné trois enfants : Alfred (épouse Simone Berger), Marie Louise (épouse Jacques Henry) et Paul Emile dit Titi



Communion de Titi (Paul Emile). A gauche debout Germaine Maury Champenois, à droite assise Euthalie Sallé-Riom, derrière elle debouten noir Marie Velasque

Alice (1872-1960) était très musicienne. Elle épouse en 1897 Philippe Marie Edmond de Lassus, Conseiller à la Cour d'Appel de Paris²⁶. Ils auront une petite fille Edmée qui meurt à la naissance le 31 janvier 1903.



Alice Riom-de Lassus

Isabelle (1874-1950) épouse Léon Chambon en 1901 qui, d'abord associé avec son beau-père Alfred, dirigera ensuite seul l'entreprise d'imprimerie sur métaux.

Ils auront trois enfants, Jacques (épouse Hélène Jalaber), Isabelle dite Poncette (épouse Jean-Philippe Lancelot) et Guy (épouse Jacqueline Bouart).

Leur fils Jacques, devenu à son tour directeur de l'imprimerie sur métaux Riom et Chambon sera adjoint au maire de Nantes, Henry Orrion. Il mourra tragiquement avec sa femme, Hélène Jalaber, et trois de ses enfants dans un accident d'avion qu'il pilotait lui-même à Saujon en Charente-Maritime (l'avion aurait perdu une aile). Ils rentraient d'un voyage à Bordeaux où ils avaient été voir leur fils aîné Patrick qui travaillait là-bas.



²⁶ Né à Bergerac, le 27 septembre 1862, substitut à Riom, à Clermont-Ferrand, ; procureur à Issoire, Niort, Saint-Quentin ; substitut à Paris, substitut du procureur général ; chef adjoint du cabinet du Ministre des Travaux publics (1918-1919) ; conseiller à la Cour d'Appel de Paris (1921) ; chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre (deux citations). (Extrait de "Qui êtes-vous ? annuaire des contemporains, notices biographiques. Vol 3, 1924)

La résistance de l'Ouest du 01/03/1949²⁷

« Tous les nantais connaissent la passion de M. Chambon, membre du Conseil d'administration de l'Aéro-Club, pour l'aviation, passion qu'il avait communiqué aux membres de sa famille, tous férus d'avions. Aussi, ayant acquis en octobre un avion de tourisme de 4 places, et devant partir pour un voyage d'affaires à Bordeaux, proposa-t-il à sa famille de l'accompagner pour rencontrer Patrick, leur fils aîné, âgé de 21 ans qui était dans cette ville occupé à surveiller le démontage des machines d'une usine que M. Chambon venait d'y acheter. Tous furent enchantés de partir, sauf le petit Edouard, âgé de 11 ans, qui appréhendait ce voyage et ne partageait pas l'enthousiasme pour les choses de l'aviation.

« Priez, dit-il, avant de partir, à la femme de ménage, pour moi. En tous les cas, je prends mes chaussures neuves. Comme ça, s'il m'arrive quelque chose... »

Ayant rencontré à Bordeaux, M. Boucard, préposé des Douanes qui, originaire de Rezé, venait passer une permission dans la famille, M. Chambon accepta de l'amener en avion à Nantes.

(...) M. Jacques Chambon était accompagné de Mme Chambon et de leurs trois garçons, Robert, 13 ans, Edouard, 11 ans et le petit Gérard 4 ans. M. Patrick Chambon, 21 ans, reste maintenant tout seul à diriger les multiples affaires que l'activité de son père conduisait avec une rare maîtrise. »

²⁷ La résistance de l'Ouest du 01/03/1949 : "C'est à la tête d'une belle entreprise nantaise que M. Chambon dont la mort dramatique a frappé de stupeur les nombreux amis, avait gagné la considération unanime dont il jouissait dans les milieux industriels de notre ville.

L'usine qu'il dirigeait avait en effet été fondée par son grand-père maternel Alfred Riom, maire de Nantes de 1892 à 1896. Elle contribuait depuis longtemps au développement de l'industrie typiquement locale de la conserverie lorsque M. Chambon avec le goût de l'entreprise coloniale qui a toujours animé les meilleurs des hommes d'affaire nantais, songea plusieurs années avant la guerre à étendre la sphère d'action de la vieille maison familiale. C'est ainsi que fut créée en 1936-1937 la filiale de Fedala au Maroc.

M. Chambon avait satisfait à ses obligations militaires dans une unité terrestre. Il obtint en 1938 grâce à ses qualités aéronautiques, à son entraînement, d'être affecté à l'armée de l'Air où il servit en qualité de lieutenant pendant la période 1939-1940. Après avoir accompli de nombreuses missions dans la zone de combat à bord d'un appareil de liaison, il se consacra à la formation de jeunes pilotes, tâche qu'il eut d'ailleurs la joie de reprendre avant l'armistice de 1945 sur le front méditerranéen à l'Ecole militaire d'observation de Cannes et de poursuivre dans le civil comme membre du conseil d'administration de l'Aéro-Club.

Sous l'occupation, il mit son patriotisme au service de la Résistance. Puis après le 12 août 1944, il occupa des postes de responsabilités sur le front de la poche de Saint-Nazaire, dans les formations des Forces françaises de l'Intérieur où il s'était engagé. Il y obtint la Croix de guerre et lorsqu'il quitta l'uniforme, il avait le grade de capitaine de réserve. Mort à moins de 46 ans, il n'aura malheureusement pas eu le temps de donner dans la vie publique la pleine mesure de ses qualités que tous ses collègues du conseil municipal s'accordaient à lui reconnaître. Les 15 mois pendant lesquels il a exercé les fonctions d'adjoint au ravitaillement, sa présence au sein des commissions des travaux, des finances, du budget, des tramways, du ravitaillement, et au conseil d'administration de l'Ecole Supérieure de Commerce l'ont néanmoins révélé comme un administrateur particulièrement averti et désintéressé. Sa brutale disparition est très douloureusement ressentie à l'Hôtel de Ville."

Madeleine est la petite dernière. Elle a 18 ans de différence avec sa sœur aînée Johanna et celle-ci endossera parfois le rôle maternel auprès de sa petite sœur.



Johanna l'évoque dans une lettre à Madeleine (surnommée « Azène ») le 17 octobre 1937 :

« (...) En effet, ta réflexion sur le rôle de l'ainée dans une famille m'a touchée, émue même. Voilà donc ma petite Azène d'autrefois qui se rend compte maintenant que les aînés ne sont pas toujours autoritaires et dénués de tendresse, tout en étant obligés souvent de servir, soigner les jeunes, ce qui est tout naturel. Mais il faudrait que la vraie maman s'en rende compte. Pour ma part, je n'ai été nullement sacrifiée, j'aimais mes jeunes. M'en occuper me ravissait mais je me révoltais lorsqu'Isa et toi, (Isa surtout et elle était grande lorsque je sortis du Sacré-Cœur), ayant fait 2 fois pipi au lit, maman me soutenait que je ne l'avais pas levée à temps. (...) Or je n'ai jamais manqué de lever Isa lorsque les parents sortaient (whist, théâtre, dîners en ville). Papa, par un geste, un regard, me comprenait, me calmait. De cela seulement j'ai souffert (...) »

Madeleine va épouser Georges Thomé en 1903 dont elle divorcera plus tard en 1912. Georges Thomé était le fils du compositeur Francis Thomé et le petit fils de la cantatrice Anna de La Grange. Voici les souvenirs²⁸ de la fille de Madeleine dite Tante Zézé :

« Mon arrière-grand-mère était Anna de La Grange. Et Anna de La Grange s'est révélée avoir une voix très belle. Ses parents, le baron et la baronne de La Grange, avaient l'habitude d'aller sur la côte d'Azur, comme cela se faisait dans le temps, et Grand-Maman, (on l'appelait Grand-Maman) cela faisait 17 ou 18 ans qu'elle chantait. Or il y avait Rossini qui se trouvait là et qui a remarqué Grand-Maman.

Il a demandé à parler à son père et à sa mère : « Votre fille est extraordinaire, elle a une voix d'oiseau, c'est merveilleux. Il faut qu'elle monte sur les planches. ». « Jamais, ont dit le baron et la baronne, jamais ! ».

Là-dessus, le père d'Anna de La Grange a fait de mauvaises affaires, et mon arrière-grand-mère est alors allée trouver Rossini en disant « J'ai besoin de gagner ma vie ». Et elle s'est mise à chanter. Mais, me disait-on, elle n'acceptait qu'à contre cœur d'aller répéter au théâtre. Et même, mais je n'ose pas le dire tant cela me semble extraordinaire, elle refusait d'y aller. On avait alors les répétitions chez elle. Elle chantait surtout à la Scala de Milan. Grand-Maman de La Grange, en 1850, avait fait trois fois le tour du monde. Elle chantait à New York, elle chantait partout....

²⁸ Retranscription exacte d'un enregistrement vocal fait par René Maury.

Et elle a rencontré Grégoire de Stankovitch²⁹, un comte russe, qui s'est épris de cette petite bonne femme. Elle n'était pas grande mon arrière-grand-mère. Mais le comte Stankovitch qui est devenu son mari et mon arrière-grand-père faisait 2 mètres 02 et j'ai là ses mémoires. Il ne se prenait pas pour rien. Il disait : »J'étais beau comme un dieu ! « On est simple dans la famille ! Et alors, elle s'est donc appelé comtesse de Stankovitch mais elle continuait à chanter sous son nom de jeune fille. Ils ont eu une fille Thekla qui est devenue ma grand-mère. Thekla avait épousé en premières noces une espèce de³⁰ ... je ne peux rien dire mais il paraît qu'il appelait sa domesticité en ... (elle siffle) en tirant au revolver dans les glaces pour les appeler. Mon père³¹ me disait tout de même qu'il se rappelait très bien quand ses demi-frères et demi-sœurs Ghika s'en allaient en vacances en Roumanie, chez leur père. Je sais que grand-mère après cette tocade a épousé grand-père Thomé qu'elle a toujours aimé, mais toujours énormément aimé, elle a toujours été une femme parfaite, mais parfaite."

Georges Thomé, ancien préfet de la Gironde, a été directeur de la sûreté générale, chargé également des fonctions de secrétaire général du ministère de l'Intérieur, au moment de l'affaire Stavisky. Accusé d'insuffisance au moment du scandale, il fut démis de ses fonctions et nommé à la tête de la comédie française³² !!!

Madeleine est décédée chez une de ses amies claveciniste qu'elle était allée voir à Paris. Elle est tombée malade et est morte 15 jours après. Allongée dans son lit, son amie lui a fait remarquer qu'elle était très belle et ressemblait à une reine. « Oui, a dit Madeleine, ... la reine morte de Montherlant ! ».

²⁹ Grégoire Stankovitch est né le 17 novembre 1822 en Ukraine. Son père, le colonel Mikhail Stankovitch commandait un escadron de hussard. Il fut décoré des mains du roi de Prusse pour avoir pris avec son détachement volant 18 canons français... Grégoire Stankovitch était le filleul du tsar Alexandre 1^{er} et de la princesse Bagratione.

³⁰ Son premier mari était le prince Alexandru Ghika dont elle eu trois enfants : Grigore (1867-1875), Scarlat Charles (1869-1953), Jean (1873-1949).

³¹ Georges Thomé issu du deuxième mariage de Thekla Stankovitch avec Francis Thomé dont elle a eu Georges, Marie-Suzanne, Jeanne et Eugénie.

³² Revue "Pourquoi pas ?" du 09/02/1934 : "Coup d'épée dans l'eau : L'énergique jacobin que maintenant l'on n'appelle plus que Kerensky, a débuté dans son œuvre d'assainissement, si triomphalement annoncée, par une série de coups d'épée dans l'eau. La maison n'a vu pareille accumulation de gaffes. Mise à pied de M. Chiappe (...), transfert de M. Pressard, le magistrat que l'opinion considère comme le responsable des remises dont bénéficia Stavisky, à la Cour de Cassation, ce que l'on considérait jusqu'ici comme un avancement. M. Thomé, directeur de la Sûreté, à la Comédie Française, ce qui fait l'effet d'une loufoquerie. Puis le lendemain, devant la révolte de l'opinion, toutes ou presque toutes ces mesures rapportées ou suspendues. M. Chiappe refuse d'aller au Maroc, dont on lui donnait le gouvernement par compensation et M. Ponsot y reste. Les Français du Maroc avaient du reste protesté en de tumultueuses manifestations contre la façon dont on subordonne les intérêts du protectorat aux convenances de la politique métropolitaine. Mr Fabre reste à la Comédie-Française, les comédiens, les auteurs, les gens de lettres, le public lui-même ayant protesté contre la façon cavalière dont on limogeait un homme à qui il n'y avait rien à reprocher si ce n'est d'avoir monté admirablement une admirable pièce de Shakespeare où l'on a vu des allusions anticartellistes. Comme échecs, il n'y a pas mieux et M. Daladier semble avoir battu tous les records de la brutalité et de la faiblesse. Il aura de la peine à se remettre d'un si beau début." (Daladier, président du Conseil depuis le 30 janvier 1934 démissionnera le 9 février à la suite d'émeutes orchestrées par l'extrême droite et la vive répression qui s'en suivit.

LISE-MARIE RIOM ET LEON CARON



Lise-Marie est le cinquième enfant de Santiago et Clémence. Elle naît en 1844. Elle épouse en 1865 Léon Caron, notaire à Candé. Ils ont eu trois fils Léon, Edouard et Louis.



Léon (1866-1931)
épouse Marie Bossis (1869-
1942)



Edouard (1868-1910)
épouse Louise Madeline (1872-
1958)

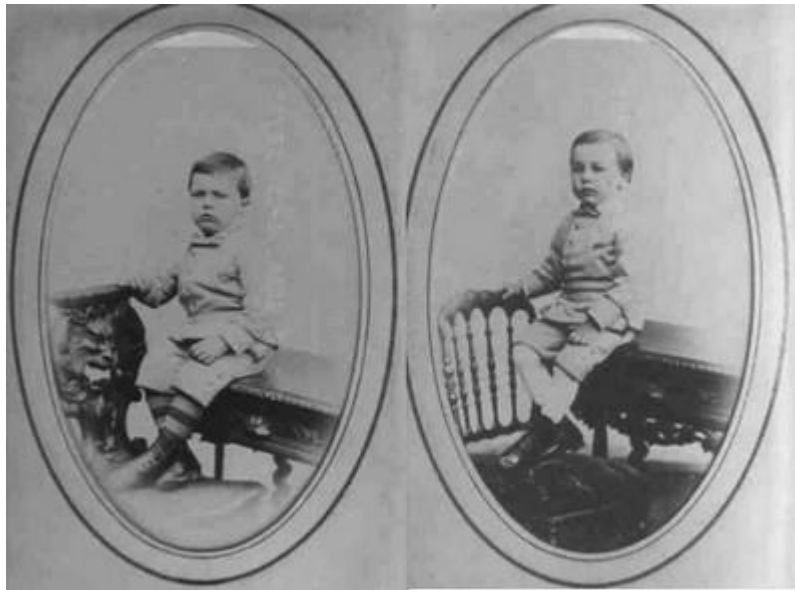


Louis (1878-1956)
épouse Isabelle de Bouard (1878-
1976)

JOSEPHINE RIOM ET EMILE LEBEAUPIN

Josephine Riom (1845-1928) épouse Emile Lebeaupin, pharmacien ont eu cinq enfants : Marie-Joséphine, Nannecy, Joseph, Léon et Stéphane-Henri.

Léon marquera la famille Lebeaupin. Il épouse Marie-Louise Blanche avec qui il va avoir un fils René mais Marie-Louise décède et Léon se remarie en 1903 avec Marguerite-Marie Desfossés avec qui il aura 12 enfants.



Joseph et Léon Lebeaupin

VICTOR RIOM ET MARIE VELASQUE



Victor Riom en uniforme de Livet³³



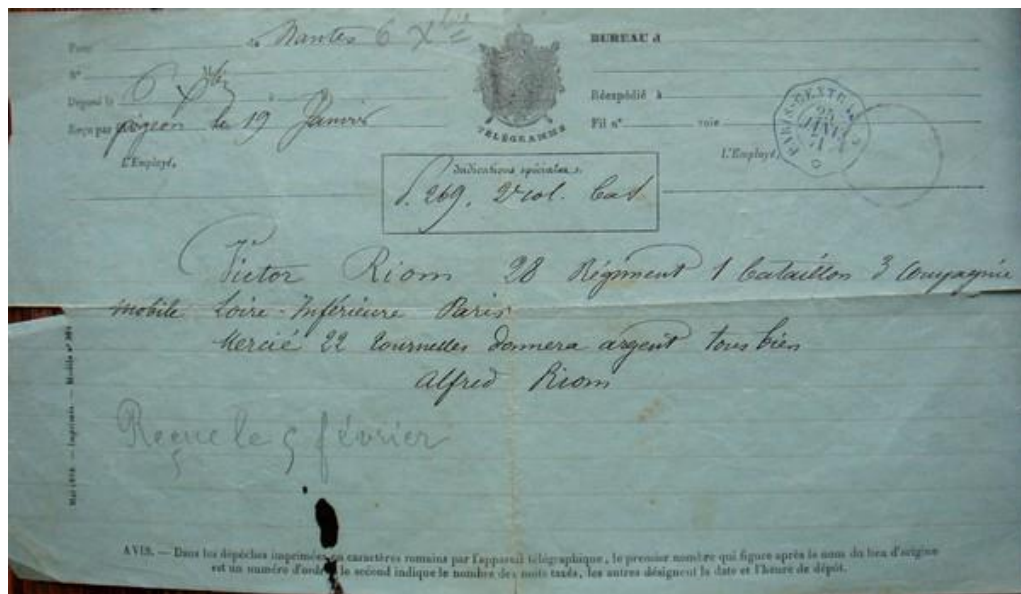
Sa nourrice

Victor Riom est le septième enfant de Clémence Pacaud et Joseph Santiago Riom. Il naît le 23 juillet 1846, rue Voltaire à Nantes. Après ses études, comme ses frères, à l'école professionnelle de Livet. Il travaille ensuite dans l'entreprise Riom, alors dirigée par son frère aîné Edouard. Il n'a pas la réputation d'un gros travailleur.

Pendant la guerre de 1870, il est soldat (28^{ème} Régiment d'Infanterie, 1^{er} bataillon, 3^{ème} Compagnie).

³³ "L'uniforme de la pension est maintenant bien connu dans la ville et dans les environs. La tunique de drap bleu aux boutons dorés tombe jusqu'à mi-cuisse ; elle est garnie de rouge au collet et aux épaulettes, et d'un liseré au poignet de chaque manche. Une ceinture de cuir verni à boucle dorée prend la taille. Le pantalon est de drap bleu en hiver, de toile blanche au beau temps. Le képi est bleu, orné d'un galon rouge." (Archives Lycée Livet. Album-Livre d'or)

Il se retrouve à Paris, encerclé par les Prussiens. C'est la famine. Il racontera plus tard qu'il a dû alors manger du rat. Il correspond avec son frère par télégramme porté par pigeon voyageur.



En 1871, il épouse Marie Velasque. Elle a 19 ans. Son père est tailleur, rue du calvaire à Nantes. Elle a 9 frères dont le plus jeune, Louis, épousera la nièce de Victor, Marguerite Marie, la fille d'Edouard. (Voir plus haut).





Signatures Riom et Velasque sur le contrat de mariage de Victor et Marie

Le couple prend à son service Constance Bieveau, âgée de 20 ans. Elle accompagnera la famille Riom pendant de très longues années. Constance sera surnommée par les générations futures « Ma vieille ». Elle répétait : « Les Riom... ah ! Ce sont de beaux gars ! » Elle fêtera ses 100 ans entourée de toute la famille.



« Ma vieille » et Germaine Maury-Champenois

Daniel Maury écrit un texte à cette occasion :

A « ma Vieille » en l'honneur de son centenaire

C'est une si vieille histoire que nous la commencerons par . . . « il était une fois »

Il était donc une fois une toute petite repasseuse (elle fut toujours petite et menue) née en 1852, presque au bord de la Loire, dans le bourg de Bouguenais.

Lorsqu'elle quittait des yeux la jeannette sur laquelle elle tuyautait les coiffes de ses pratiques, avec de grands fers, aujourd'hui au musée, elle pouvait voir, par-delà les prairies les blanches voiles des trois mâts s'enfuir vers les

tropiques, comme les coiffes de ses compagnes au printemps, le long des chemins verts.

Pourquoi abandonna-t-elle le métier pour venir se placer à Nantes ? On l'ignore, cela remonte si loin dans le temps ; toujours est-il que Se vieillissant un peu pour paraître plus sérieuse, elle entra à peine à vingt ans dans la famille Victor Riom.

On peut tout de suite dire qu'elle s'y fixa. Entrée au service de mes grands-parents, elle y éleva les trois filles, qu'elle choya d'une façon toute maternelle, se dévouant sans compter lors de la mort de son maître.

Devenue grand'mère, par procuration, elle s'occupa des huit gosses de la troisième génération. Ce sont eux qui, appréciant à sa juste valeur, cette femme déjà vieille, mais qui savait, pour eux, paraître toujours jeune, lui donnèrent le cordial et peu respectueux surnom de « Ma Vieille » qu'elle a toujours allégrement porté.

La quatrième génération, qu'elle a presque toute portée sur les fonts baptismaux, s'élevant à vingt-neuf, elle a pu voir ses vingt-cinq arrière-arrière-petits-enfants.

Au total, en comptant les rapportés, cela fait 85 membres de sa famille, dont elle s'est occupée, et qu'elle a entourés de tout son dévouement.

Et toute sa vie calme, d'un calme qu'hélas, nous ne connaissons plus, s'est passée dans sa cuisine aux meubles devenus vernis à force d'être cirés. Cuisine de ma Vieille aux doux reflets dorés, en a-t-elle connu des affaires de famille ? Car chacun y trouvait aimable accueil et en tirait souvent quelque conseil plein de bon sens. Dans le buffet, un morceau de gâteau, souvent prélevé sur sa part, attendait le premier gosse, qui souvent n'était entré que pour la voir sourire.

N'est-ce pas sur ta table que j'ai séché souvent en traduisant César ? Et je me demande ce qu'il en serait advenu, si, ma Vieille, pour m'aider, ne s'était mise au latin.

Nous en étions parfois chassés à grands coups de torchons.... Mais cela se passait uniquement lorsque nous risquions de faire tourner la sauce, car elle était fine cuisinière : oh ! pas de celles qui ont besoin de gros dictionnaires, toutes ses recettes, l'expérience seule les lui avaient apprises et c'était merveille de la voir parfaire un plat, en y mêlant de petites doses, comme un artiste ajoute une touche ici ou là.

Combien de larmes de gosses n'a-t-elle pas séchées, combien de nuits anxieuses n'a-t-elle pas passées à nos chevets.

Elle fut décorée par deux fois de la médaille des vieux serviteurs. D'abord pour ses trente ans, puis pour ses cinquante ans de bons et loyaux services.

Elle était devenue un membre important de la famille, et personne ne serait venu faire visite à notre grand'mère, sans pousser ensuite la porte de la cuisine, pour saluer ma Vieille et remémorer avec elle, quelques vieux souvenirs.

Elle était d'ailleurs très érudite et très fine. Ayant accompagné notre grand'mère dans tous ses voyages, elle avait vu trois papes, ce dont elle était fière, et connaissait fort bien les œuvres des maîtres.

Et puis vint la mort de grand'mère³⁴, mais ma Vieille continua de veiller sur ses gosses. A quatre-vingt-douze ans elle était encore capable de rendre de nombreux services près des uns ou des autres.

Et ce furent les bombardements, elle qui avait connu 70, aidé grand'mère à veiller les blessés de 14, dans les salles du Grand Lycée, elle dut fuir sous les bombardements pour, enfin venir se reposer dans cette maison d'Oudon, entourée

³⁴ Grand-mère Riom, soit Marie Velasque

des soins affectueux des sœurs, et sous la bienveillante protection de la municipalité.

Entrée en 1944, elle a su s'y faire aimer, rendant tous les menus services que son âge lui permettait. Ne se plaignait-elle pas, il y a à peine 2 ans, de « n'être même plus capable d'encaustiquer sa chambre » ... Ce qui ne l'empêchait pas de monter sur une chaise pour saisir un paquet sur son armoire, ni de monter tous les jours un étage pour aller entendre la Messe.

Sa vue et son ouïe ont baissé ; mais elle a gardé une mémoire remarquable pour son âge, et discute encore, sans se tromper, sur sept générations de la famille Riom.

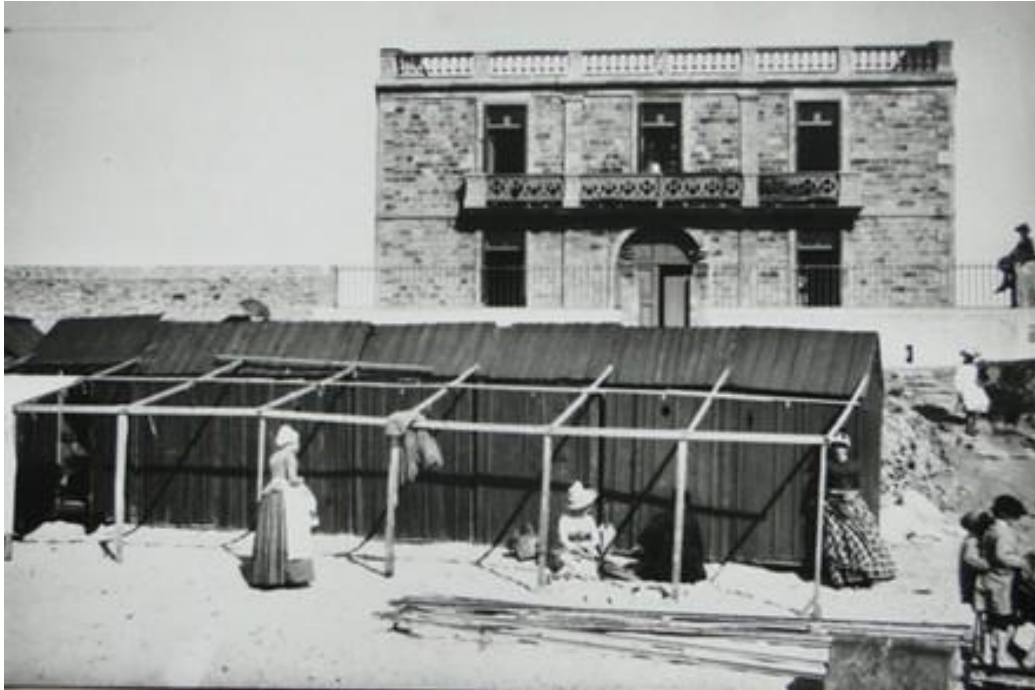
Chère Vieille, puisse ton centenaire et les fêtes qui l'entourent, servir d'exemple aux jeunes et t'apporter un peu de joie, en même temps que la preuve que ce n'est pas en vain que durant toute ta longue vie tu t'es dévouée à l'idée de la toujours plus grande famille. »

Victor Riom et Marie Velasque auront trois filles : Henriette (1872-1962), Lucie (1875-1964) et Anne-Marie (1978-1969) et un fils, Joseph (1880-1880) qui, hélas, décédera peu après sa naissance.



Les trois sœurs Riom en 1948

En 1888, Henriette à 16 ans et passe brillamment le « brevet élémentaire supérieur ». Victor et Marie, fiers du succès de leur fille, estiment qu'elle a bien besoin de repos après cet exploit et achètent une maison, « la Roche aux mouettes », au Bourg de Batz face à la plage Saint-Michel pour permettre à leur fille de se détendre en vacances.



La Roche aux Mouettes qui deviendra Ker Jeanick

Henriette profite de ses vacances pour prendre des cours de natation avec Mr Valentin, maître-nageur, qui laissera son nom à la plage où il exerce ses talents. La plage Saint-Michel au Bourg de Batz est difficilement praticable pour la natation tant le petit port est envahi par les bateaux de pêche.

En 1890, Victor achète le domaine de Racapé sur la commune du Landreau. Il se lance dans la viticulture mais le phyloxera va venir ruiner ses espoirs. En 1893, Henriette, épouse Benjamin Maury, un nantais propriétaire d'une propriété voisine de Racapé.



Domaine de Racapé (Le Landreau)

Lucie Riom raconte ainsi la rencontre d'Henriette et Benjamin :

« Parmi les chasseurs, un des petits-fils de nos voisins de campagne, se montrait particulièrement assidu à ces parties de chasse.

Très bon tireur, d'une famille où tous les hommes pratiquaient assidûment ce sport, il ne manquait jamais de venir le dimanche, quand il le pouvait, et il était facile de voir, qu'en plus du plaisir qu'il prenait à cette distraction, il était attiré aussi par un autre gibier plus intéressant que les perdreaux, lièvres et lapins, c'est-à-dire que ma sœur aînée semblait lui plaire et qu'elle ne paraissait pas dédaigner ses avances.



Benjamin Maury et un inconnu

Il arrivait toujours fringant, pomponné, et son équipement élégant faisait ma joie et lui attirait mes remarques malicieuses. Je le saluais de l'épithète de « chasseur d'Opéra-comique » qu'il réfutait victorieusement en prouvant ses qualités de bon Nemrod par de belles hécatombes de gibier. Cela finit, comme il était à prévoir, par un mariage. »

Un an plus tard, en 1894, Victor meurt à Nice où il était descendu pour se soigner d'une « maladie du sang ». Racapé sera alors revendu. Lucie raconte dans son livre³⁵ les souvenirs de ce triste événement :

» (...) Après une vilaine grippe, mon cher papa, très robuste et de bonne santé habituelle, se remettait mal. Il alla lui-même, seul, consulter le docteur, notre ami, sans le dire à ma mère, qui, le lendemain, vint justement chez lui où elle avait pris rendez-vous pour moi qui avais un peu d'anémie. Après m'avoir examinée, auscultée et rassurée sur mon état, il me fit sortir de son cabinet et y garda ma mère. Je m'imaginais qu'il voulait lui parler de quelque prescription à me faire observer, mais je revins vite de mon erreur. Ma mère sortit du salon bouleversée,

³⁵ « Souvenirs d'une petite bourgeoise de la 3^{ème} république » à consulter ou télécharger : <http://www.haudebourg.fr/Maury/Riom/documents/Lucie.pdf>

très pâle et ne put s'empêcher, dans l'escalier, en descendant, de me confier sa peine et ses appréhensions sur la santé de mon père que le docteur venait, bien trop brutalement, de lui déclarer très compromise. Il avait conseillé une consultation à Paris, auprès d'un grand professeur de la faculté qu'il connaissait, spécialiste des maladies du sang, et jugeant la chose urgente, avait hâté le voyage en prenant lui-même le rendez-vous. Mes parents partirent donc voir cette sommité, qui conseilla un repos absolu au grand air, dans le Midi, à Nice, précisait-il, parce qu'il pourrait adresser le malade au docteur X qui avait fait des études spéciales sur ce genre d'affection. Quand mes parents revinrent de Paris, je fus frappée à la gare, à la sortie du wagon, du changement que je constatai sur la physionomie de mon père, et pensai tout de suite qu'il était bien malade, peut-être frappé à mort. Hélas, je ne me trompais pas ! Quelques mois après seulement, il mourait à Nice, où nous nous étions rendus pensant le guérir, malgré les soins dont il fut entouré (...)“

Après le mariage d'Henriette, c'est Lucie qui, en 1895, épouse Paul Ruf et plus tard, en 1898, Anne-Marie épouse Louis Garnier.



Sur la plage du Bourg de Batz en 1901. Debout à droite, en noir, Marie Velasque. Assise devant elle avec le chapeau à fleurs, Lucie Riom-Ruff. Au milieu assise, Henriette Riom qui tient Daniel dans ses bras. Germaine et Hélène sont les deux petites filles avec les robes à pois.

Devant la famille qui s'agrandit, Marie Velasque décide d'agrandir la Roche aux Mouettes en revendant une partie du terrain (ker Angel) pour construire deux petites ailes et ajouter un étage sur le toit à l'italienne d'origine.



Si la "Roche aux Mouettes" est le rendez-vous de vacances des "Victor", il est un autre lieu qui les rassemble : le quai d'Orléans. Marie Velasque habite au numéro 22 au 1^{er} étage. Au deuxième étage, sont installés Henriette et Benjamin juste en face de Germaine et Jean Champenois. Marie Velasque invite chaque semaine les Maury, les Ruf et les Garnier à dîner.

Annick Champenois-Tesson garde un souvenir ému de ces repas très animés :

"... Le dîner est très animé et se termine souvent après le dessert par des "tableaux vivants" mis en scène par Tante Lucie. Je me souviens d'une représentation des blessés de la guerre de 14 dont les plaies dégouлинаient de gelée de groseille pour imiter le sang des blessures de soldats. (...) Tante Lucie a été mariée à Paul Ruf. Elle n'a pas eu d'enfants. Telle que je m'en souviens, elle est le portrait typique de la vraie jeune fille de 1900 qui n'a pas beaucoup évolué, très pieuse, très réservée. Lorsqu'elle passe ses vacances au Bourg de Batz, vers les années 1935, les slips de bain commencent à se lancer pour les hommes. Tante Lucie n'hésite pas à tancer ces individus et à leur conseiller de porter une tenue plus correcte. Nous les enfants, dans notre candeur, nous nous posions des questions, ne comprenant rien à ses interventions. Cependant Tante Lucie avait de grandes qualités humaines. Pendant la débâcle de juin 1940 et pendant l'occupation par les allemands, où les deux hivers 41 et 42 ont été particulièrement rigoureux, en pleines restrictions alimentaires, avec l'aide de sa bonne, Marie Deniaud, elle va acheter chaque matin des légumes qu'elle cuisine. A midi, elle organise une "soupe populaire" dans le porche de son immeuble. Elle va ainsi nourrir les pauvres hères de son quartier. C'est une avant-gardiste des restos du cœur de Coluche qui s'ignore !"

Une photo résume bien toute cette branche Victor. Elle a dû être prise juste avant la guerre de 14 :



A gauche Louis Garnier et Anne-Marie avec leurs enfants devant eux : Armelle, Lucien, Loys et Noël sur les genoux de Marie Velasque. Debout au centre Paul Ruf et Lucie, Benjamin Maury est assis entre Lucie et Germaine. Henriette est debout à côté de Daniel, Hélène et Lisette sont assises devant.

Plus tard, en 1930, Marie Velasque a demandé une photo d'elle entourée de tous ses enfants, petits enfants mais elle ne voulait pas que les hommes soient sur la photo... uniquement les petits garçons !!



GEORGES RIOM ET MARIE-ANNE HENRIETTE PINARD

Georges Riom (1850-1895) épousa Marie-Henriette Pinard. C'est la nièce et la filleule de Maurice Pinard, l'époux de Marie-Clémentine Riom. Georges décède assez jeune et Marie Pinard est une femme très fragile psychologiquement. Elle a été mise sous la tutelle de son oncle Maurice qui s'occupait donc attentivement des trois enfants du couple : Georges, Jeanne et Marcelle. Georges était notaire à Bouguenais. Son fils s'illustrera dans la gravure et le dessin dont voici un exemple :

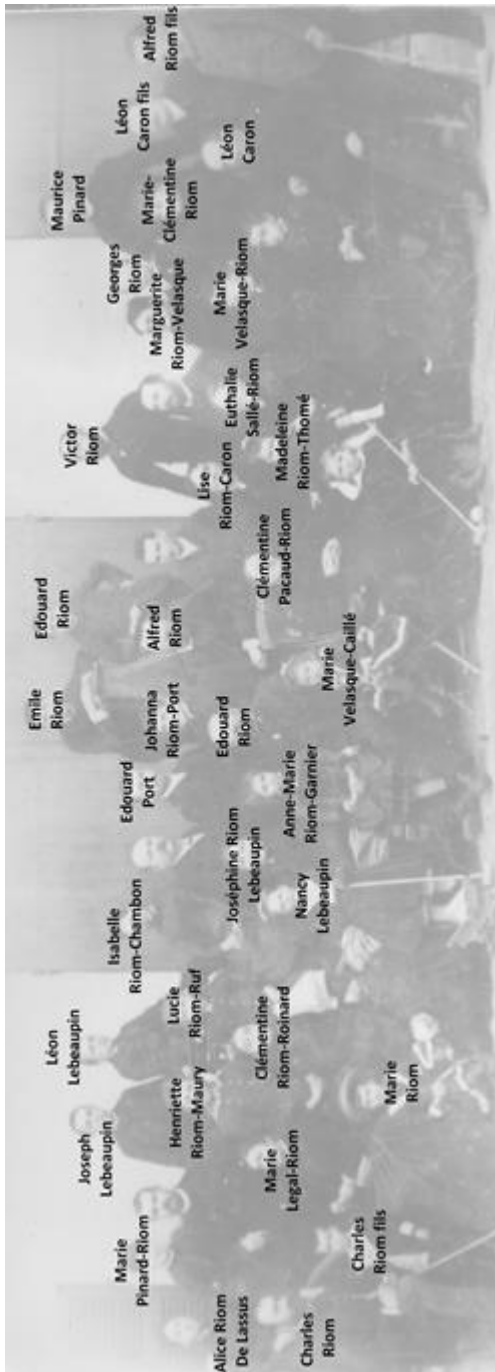


CHARLES RIOM ET MARIE-AUGUSTINE LEGAL



Charles Riom, (1954-1907) épousa Marie-Augustine Legal dont il aura deux enfants Marie (1881-1940) et Charles (1882-1941)

Et pour conclure cette histoire de la famille Riom, une photo regroupant toute la famille réunie en 1885 !





IMPRIMÉ EN FRANCE
Achevé d'imprimer en mai 2019
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

